

ASSOCIATION CULTURELLE

POUR LE

VOYAGE EN SUISSE

LES OBJETS DU VOYAGE

Bulletin n° 25
2024

Illustration de couverture

Dailly dans le rôle de Tartarin, dans *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet,
créé au théâtre de la Gaîté le 17 novembre 1888.

Source : Gallica

© Association Culturelle pour le Voyage en Suisse,
Lausanne, 2024. Tous droits réservés

ISSN 2235-4689

ISSN 2235-5170

LES OBJETS DU VOYAGE

Numéro thématique édité sous la direction de
Laurent Tissot et Patrick Vincent

Comité de rédaction

Claude Reichler, Laurent Tissot, Danièle Tosato-Rigo, Patrick Vincent

Mise en page du bulletin

réalisée par Marion Curchod

Sommaire

Les objets du voyage

<i>Avant-Propos – Les objets du voyage : la petite et la grande histoire</i> Laurent Tissot et Patrick Vincent	7
<i>Apologie de la lenteur : faire un voyage en Suisse à dos de glacier</i> Thierry Malvesy	9
<i>Ce qui reste du voyage en Suisse du XVIII^e siècle</i> Danijela Bucher	13
<i>La « conquête des Alpes » en trois objets</i> Emma Macdonald	15
<i>Le livre d'or de l'hôtel Monte Rosa et ses micro-récits d'ascension</i> Jérémie Magnin	19
<i>Faire un voyage en Suisse autour d'un plateau de jeu : Réminiscence ou immersion ?</i> Denis Rohrer	21
<i>L'« industrie du tourisme » en deux objets</i> Andreas Bürgi	23
<i>Thermalisme et objets-souvenirs</i> Barbara Bühlmann	27
<i>L'étiquette à bagages : voyage au coeur de la Belle Époque</i> Audrey Meyer	29
<i>Passeport et visa : deux objets essentiels</i> Michael Heafford	33
<i>L'automobile</i> Laurent Tissot	39
<i>Épilogue – Mes objets de voyages... manqués</i> Ernest Fanti	41

Varia

Le voyage d'Auguste de Saint-Hilaire en Suisse

Jean-Pierre Vittu

45

Histoires de guides

*Culottes de casimir, pantalons de coutis [sic], souliers cloutés
et ceinture élastique*

Ariane Devanthery

51

Comptes rendus et exposition

Danijela Bucher, *Voyager et s'en souvenir* (2023)

Patrick Vincent

55

Laurent Tissot, *La Suisse se découvre* (2023)

Claude Reichler

57

Laurent Tissot, Patrick Vincent et Jacques Ramseyer,
Dévoiler l'ailleurs (2020)

Claude Reichler

59

De Jules Verne aux premiers globetrotters. La manie du tour du monde

Helen Bieri Thomson

62

Vie de l'association

Liste des membres

65

Procès-verbal de l'Assemblée générale 2023

67

Les membres du comité

73

Cotisation 2024

73

Les objets du voyage

Avant-propos

Les objets du voyage : la petite et la grande histoire

Au perron, l'arbalétrier ne fut plus qu'un gros homme, trapu, râblé, qui s'arrêtait pour souffler, secouer la neige de ses jambières en drap jaune comme sa casquette, de son passe-montagne tricoté ne laissant guère voir du visage que quelques touffes de barbe grisonnante et d'énormes lunettes vertes, bombées en verres de stéréoscope. Le piolet, l'alpenstock, un sac sur le dos, un paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer à la ceinture d'une blouse anglaise à larges pattes complétaient le harnachement de ce parfait alpiniste.

C'est en ces termes qu'Alphonse Daudet décrit l'arrivée de Tartarin au Rigi-Kulm. Empêtré dans une foule de choses qui l'enserrent, sur le point de suffoquer, Tartarin subit cette entrée comme une lutte continuelle contre des objets, se fâchant contre une servante lui proposant de prendre l'ascenseur. « Un ascenseur à lui !... à lui !... Et son cri, son geste secouèrent toute sa ferraille. » Comme Tartarin, tout voyageur venant en Suisse se pare de nombreux artefacts (manufacturés, artisanaux, imprimés, artistiques, etc.) destinés à l'informer dans ses pérégrinations, à le protéger si nécessaire ou à le distinguer parmi les autres. Ce numéro du bulletin de l'ACVS cherche à recomposer l'histoire du voyage en Suisse à travers ce qui donne au voyage sa matérialité et ainsi à restituer de manière vivante la relation entre les humains et leurs objets.

Depuis ce qu'on a appelé le « tournant matériel » des années 2000, les objets, longtemps cantonnés à l'anthropologie et aux études muséales, n'appartiennent plus seulement à la « petite histoire », mais sont désormais au centre des recherches historiques et culturelles.

La plupart des objets dans ce numéro émanent du XIX^e siècle, que le philosophe écossais Thomas Carlyle nommait « l'âge de la machine », une époque plus intéressée par les questions matérielles que spirituelles. La Grande Exposition de 1851 au Crystal Palace de Londres, où plus de 100 000 objets ont été exposés, illustrait parfaitement cette fascination pour les objets. Il en va de même pour le réalisme dans la fiction romanesque, qui mettait l'accent sur la vie économique de la classe moyenne et sur les objets utilisés au quotidien. Des

romanciers tels que Balzac ou Dickens affichent une relation ambivalente avec cette culture de la consommation, qui est l'apanage de la modernité.

Les objets qui dérivent du tourisme illustrent à merveille les moments d'exaltation, de spleen et d'illusion collective que celui-ci suscite. À l'image de Tartarin en couverture, les monuments, jeux, illustrations, objets-souvenirs, alpenstocks, livres d'or, guides, documents officiels et autres artefacts présentés dans ce dossier, sont une sorte de phantasmagorie (Walter Benjamin) : elle nous rappelle que l'histoire du voyage en Suisse a été façonnée pas des objets autant que par des humains.

Laurent Tissot et Patrick Vincent

Professeurs à l'université de Neuchâtel

Apologie de la lenteur : faire un voyage en Suisse à dos de glacier

La fonte dramatique des glaciers alpins fait régulièrement la une des médias depuis plusieurs années ; la rapidité du réchauffement climatique lié aux activités humaines en est la cause unique. Pourtant, voici 24 000 ans, au dernier maximum glaciaire, toute la Suisse était recouverte d'une épaisse couche de glace. Plusieurs gigantesques glaciers occupaient l'espace : le glacier du Rhin allait de l'actuel lac de Constance à Schaffhouse et le glacier du Rhône du Léman au-delà de Soleure. Dans ces contrées glacées, les voyageurs n'étaient pas des humains... mais des cailloux ! Quels que soient leur taille et leur lieu d'origine, on les appelle des blocs erratiques. Ces « voyageurs » ne prenaient jamais de billet de retour ; lorsque le véhicule tombait en panne, c'est-à-dire quand le glacier fondait, à partir de -15 000 ans, le voyageur restait à quai... et s'y trouve encore ! Le voyage du massif du Mont Blanc jusqu'aux contreforts du Jura au-dessus de Neuchâtel se faisait à la vitesse incroyable de deux à quatre cents mètres par an, soit quelques centimètres à l'heure, sans compter les éventuels arrêts de plusieurs centaines d'années en fonction du relief. C'est donc un lent voyage de plus de 1500 ans qu'a effectué le voyageur erratique « Pierrabot » qui se trouve, à 708 m d'altitude, à 2 km au nord-nord-est du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel, au lieu-dit *Pierre-à-Bot-Dessus* (Fig. 1).

9

La Pierrabot est un bloc de granit qui commença son voyage dans le massif du Mont Blanc et qui se laissa dériver jusqu'au Jura calcaire sur le dos du glacier du Rhône. Avec ses 1352 m³ et ses 3000 tonnes, c'est le second plus lourd bloc erratique de Suisse après la Pierre des Marmettes à Monthey (VS) : 1824 m³ et 5000 tonnes. En revanche, Pierrabot fut le premier site naturel protégé en Suisse (voire dans le monde) dès 1838 grâce à l'intervention de Louis Agassiz (1807-1873). Figurant dans les guides de voyage, elle devint une destination touristique, prisée entre autres par la Comtesse Hanska en 1833, ou encore John Ruskin et Harriet Beecher Stowe en 1859.

Si Agassiz n'est pas l'« inventeur » de la théorie glaciaire, il fut le premier à la publier en 1840, dans ses *Études sur les glaciers*, et à l'enrichir avec des arguments et des preuves ramenés de ses expéditions sur le glacier inférieur de l'Aar de 1841 à 1845 : en témoignait le fameux « Hôtel des Neuchâtelois » aménagé sur le glacier. Avant lui, Jean-Pierre Perraudin (1767-1858), charpentier à Lourtier, fut le premier à faire part de ses observations et de ses conjectures au sujet du déplacement des roches par les glaciers. Au cours des années 1815-1818, il persuada de leur justesse l'ingénieur cantonal du Valais Ignace Venetz (1788-1859) et Jean de Charpentier (1786-1855), le directeur des salines de Bex. C'est ce

dernier qui convaincra à son tour Louis Agassiz, totalement réfractaire à cette idée dans un premier temps.

Thierry Malvesy

Conservateur en sciences de la Terre

Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel

Bibliographie

Louis Agassiz, *Études sur les glaciers*, Neuchâtel, 1840, Aux Frais de l'auteur ; Soleure, En Commission chez Jent et Gassmann, Imp. O. Petitpierre Neuchâtel, 346 p. 1 atlas in-folio (32 pl., 47 cm).

Jean de Charpentier *Essai sur les glaciers et sur le terrain erratique du bassin du Rhône*, Lausanne, Imprimerie et Librairie de Marc Ducloux, 1841, 363 p., tab.

Jean-Pierre Portmann, *A propos de Pierrabot*, Bulletin de la Société neuchâteloise des sciences naturelles, 1967, vol. 90, p. 291-292.



Fig. 1. Le bloc erratique Pierrabot, ou Pierre-à-Bot, et sa forme de crapaud assis (bot = crapaud en arpitan, ou francoprovençal, neuchâtelois).



Fig. 2. Christian von Mechel (éditeur), *Tombeau de Madame Langhans*, gravure, 1786. Bibliothèque nationale suisse, GS-GRAF-ANSI-BE-274.

Ce qui reste du voyage en Suisse du XVIII^e siècle

Avant l'invention de la photographie, les voyageurs avaient différentes possibilités de se procurer des souvenirs de ce qu'ils avaient vu en Suisse : soit ils dessinaient eux-mêmes, soit ils mandataient un peintre, soit encore ils achetaient des gravures et des peintures à des peintres locaux. Les peintres qu'on nomme les petits maîtres suisses, une vingtaine d'artistes – artisans, répondaient à cette demande en réalisant des milliers de gravures représentant différentes vues des villes, montagnes et panoramas suisses.

Johann Ludwig Aberli (1723-1786), considéré comme le père des petits maîtres suisses et l'inventeur de la technique dite « manière d'Aberli » a produit une quantité impressionnante de paysages remarquables. Les indigènes étaient quasiment inexistantes dans ces images ; les petites figures, ou « staffage », servaient simplement de repères. Or une grande partie de la production des petits maîtres, méconnue aujourd'hui, représentait des costumes suisses. Considérées comme sujet folklorique, ces images étaient exclues de la hiérarchie des genres chère aux historiens de l'art. Pourtant, les voyageurs du XVIII^e siècle en achetaient autant que les gravures de paysage, comme l'attestent les collections d'estampes rapportées en Grande Bretagne et figurant aujourd'hui dans le catalogue du National Trust.

L'intérêt des voyageurs se portait aussi sur les œuvres d'art et la sculpture. Le tombeau de Madame Langhans à Hindelbank en est un bon exemple (Fig. 2). De nombreux guides de voyages recommandaient la visite de ce monument érigé en 1751 par le sculpteur Johann August Nahl. Johann Gottfried Ebel nous informe même que « des petits modèles en porcelaine de ce *chef d'œuvre* sont vendus à Berne pour une demi-guinée la pièce, ainsi qu'à la manufacture de porcelaine de Nyon ». Une reproduction graphique était disponible dès 1786, et on retrouve cette gravure dans plusieurs collections britanniques, dont celle de George III. Ces objets-souvenirs indiquent que les voyageurs ne s'intéressaient pas uniquement à nos paysages, et qu'ils avaient des intérêts parfois très variés.

Danijela Bucher
Historienne de l'art

Bibliographie

Danijela Bucher, *Voyager et s'en souvenir. L'appropriation visuelle des Alpes par les voyageurs anglais*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2023.

La « conquête des Alpes » en trois objets

La boussole de Saussure

Le 3 août 1787, Horace Bénédict de Saussure, professeur de philosophie et de sciences naturelles à Genève, réalise la troisième ascension du Mont Blanc. Il est accompagné de Jacques Balmat, de son valet Têtu, et de quinze guides. Il porte sur lui une boussole de poche en argent avec un cadran solaire (Fig. 3). Fabriqués par Delure à Paris vers 1730, ces deux objets sont dotés d'un cadran de type Butterfield et d'un gnomon en forme d'oiseau. Le cadran solaire a été conçu pour être utilisé à différentes latitudes. Le dos indique les latitudes de plusieurs lieux géographiques en Europe, ce qui permet à l'utilisateur de régler le cadran en positionnant le bec de l'oiseau et de lire l'heure dans une fourchette de latitudes allant de 40 à 60 degrés.

Saussure était à la fois un scientifique et un alpiniste, et les Alpes constituaient un terrain fertile pour ses expériences. Lors de son ascension du Mont Blanc, il effectua des mesures barométriques sur le sommet et calcula son altitude. Il emportait avec lui une panoplie d'instruments pour mieux mesurer le monde qui l'entourait. Lorsqu'un instrument n'existait pas, il l'inventait : le plus inhabituel de ces objets est le cyanomètre, qui mesure la profondeur du bleu dans le ciel.

Entre 1779 et 1796, il publia ses *Voyages dans les Alpes*, un compte rendu de ses voyages et de ses observations. Son cadran solaire et sa boussole sont des objets modestes à côté des quatre volumes in-quarto qui composent les *Voyages*, mais nous donnent un aperçu de la façon dont de petites observations peuvent déboucher sur de grandes avancées scientifiques.

L'alpenstock d'Edward Whymper

Lorsqu'un homme qui n'est pas un alpiniste né se retrouve sur le flanc d'une montagne... il finit par se procurer un alpenstock et se transforme en trépid. Ce simple outil est d'une valeur inestimable pour l'alpiniste. (Edward Whymper, *The Ascent of the Matterhorn*, 1880)

L'alpenstock était autrefois l'instrument de prédilection des alpinistes dans les Alpes, avec la hachette qui servait à tailler des marches dans la glace. Il était constitué d'une seule pièce de bois, généralement du sapin ou du frêne, avec une pointe métallique à une extrémité pour freiner lors des glissades. La corne de chamois qui orne le manche de l'alpenstock de Whymper était quant à elle moins utile (Fig. 4). Le *Handbook for Travellers in Switzerland* de Murray décrit ces décorations comme « absurdes et peu pratiques, voire dangereuses ».



Fig. 3. La boussole d'Horace Bénédict de Saussure. Alpine Club Library, Londres.



Fig. 4. L'alpenstock d'Edward Whymper. Alpine Club Library, Londres.

Edward Whymper se rendit pour la première fois dans les Alpes en 1860. Il avait été chargé par William Longman de réaliser des dessins pour la deuxième série de *Peaks, Passes, and Glaciers*, le guide de l'Alpine Club édité par l'écossais John Ball. Entre 1862 et 1865, Whymper s'est rapidement imposé comme l'un des plus grands alpinistes de son époque avec la première ascension de la pointe des Écrins en 1864.

La désastreuse première ascension du Cervin en 1865, au cours de laquelle quatre de ses compagnons trouvèrent la mort, mit fin à sa carrière d'alpiniste. Il n'oublia pas les Alpes pour autant et y retourna fréquemment. Ses guides sur Zermatt et Chamonix furent réédités quinze fois au cours de sa vie. Il mourut à Chamonix et, selon sa nécrologie parue dans l'*Alpine Journal*, fut « porté dans sa tombe par des membres de la Compagnie des guides ».

L'alpenstock de Whymper porte les noms des lieux qu'il visita lors de son voyage dans les Alpes en 1863, gravés en spirale autour de la tige. Il semble que les alpinistes, ou du moins les membres de l'Alpine Club, faisaient souvent graver des noms de lieux sur leurs alpenstocks : trois des quatre alpenstocks dans notre collection présentent des décorations similaires. L'invention du piolet dans les années 1850 entraîna la disparition de l'alpenstock en tant que matériel essentiel, mais ce sont bien ces bâtons robustes qui permirent les premières explorations des Alpes.

17

Le livre du guide de Peter Knubel

Le livre du guide (*guide book, Führerbuch*) est un livre, ou un cahier, qui rassemble les témoignages de touristes qui ont fait une ascension avec son propriétaire et veulent recommander celui-ci à de futurs clients.

À Chamonix, si vous souhaitiez partir en course, vous vous rendiez à la Compagnie des guides, où un guide vous était attribué. Ailleurs dans les Alpes, les pratiques étaient moins réglementées. Les guides se rassemblaient souvent devant les hôtels ou les gares, et se servaient de leur livre du guide afin de persuader les touristes de les engager. Leur carnet contenait des références, mais aussi une licence de guide et un code de conduite s'ils appartenaient à une association professionnelle. À la fin du XIX^e siècle, ces associations commencèrent à se multiplier, car l'augmentation du nombre d'alpinistes entraîna une demande de réglementations plus strictes. Le livre du guide était un élément essentiel de l'équipement d'un guide de montagne, les témoignages qu'il contenait faisant office de curriculum vitae.

Le livre de Peter Knubel est l'un des nombreux carnets conservés à l'Alpine Club (Fig. 5). Il couvre les années entre août 1863 et septembre 1872. Knubel, un guide suisse de Saint-Nicolas, en Valais, était très recherché. Au



Fig. 5. Le livre du guide de Peter Knubel. Alpine Club Library, Londres.

18

cours de cette période, il réalisa de nombreuses ascensions du Cervin et la première ascension de l'arête nord du Breithorn. Parmi les témoignages qui y figurent, on peut relever celui d'Arthur Puller, datant de 1868, qui est assez typique :

Peter Knubel m'a accompagné hier jusqu'à deux heures du sommet du Weisshorn ; j'ai eu une très haute opinion de son intelligence et de ses prouesses sur un glacier en altitude, et je peux le recommander en toute confiance à quiconque cherche un guide pour un sommet ou un col dans ce district.

Le commentaire met en exergue son intelligence, alors qu'ailleurs dans le livre il est qualifié d'« homme très modeste et sans prétention », nous rappelant le statut des guides en tant que serviteurs d'une classe de Britanniques fortunés. Le bon comportement du guide était de toute évidence aussi essentiel à sa carrière que sa capacité à conduire un groupe de manière sûre. Les livres du guide offrent un aperçu fascinant des relations entre les clients et les guides au XIX^e siècle, et de la manière dont l'alpinisme est passé d'une activité de niche à un sport populaire.

[Traduit de l'anglais]

Emma Macdonald

Bibliothécaire, Alpine Club, Londres

Le livre d'or de l'hôtel Monte Rosa

et ses micro-récits d'ascension

A partir du milieu du XIX^e siècle, les premiers alpinistes, et notamment les membres de l'Alpine Club, prirent l'habitude d'inscrire le récit de leurs ascensions dans les registres d'hôtels de montagne. Ils gardaient ainsi sur les lieux mêmes une trace écrite de leurs premières ascensions ou passages de col, ceci afin de revendiquer leurs prouesses mais également d'informer les alpinistes suivants.

Hélas, certains récits, dont celui de la première ascension du Cervin le 14 juillet 1865, furent arrachés des registres, sans doute par des collectionneurs sans scrupules. C'est ainsi qu'en 1869, Edward Whymper s'est vu obligé de rédiger une sorte de mise en garde dans le livre d'or de l'hôtel Monte Rosa, rappelant qu'il appartenait à l'hôtelier Alexandre Seiler.

Suite à l'accident du Cervin (et à une seconde ascension trois jours plus tard), aucun alpiniste n'osa tenter l'ascension pendant plus de deux ans. Si la troisième ascension d'une montagne peut nous sembler presque banale, l'expédition du 14 août 1867 telle qu'elle est décrite dans le livre d'or du Monte Rosa le 17 août peut ressembler à un triomphe. En effet, l'alpiniste anglais Florence Crauford Grove, membre puis président de l'Alpine Club, y étala son récit sur plus de trois pages (Fig 6).

Il y décrit notamment le sommet du Cervin comme un véritable lieu de pèlerinage, recommande de ne tenter l'ascension que par beau temps et d'engager de très bons guides. Malgré le fait qu'il soit monté au sommet depuis Breuil, sur le versant italien, Grove juge utile de laisser un récit de son ascension dans un hôtel à Zermatt.

L'Anglais note en particulier que le drapeau laissé par l'équipe du guide italien Jean-Antoine Carrel en 1865 semble être placé légèrement plus haut que celui laissé par l'équipe de Whymper. Ce dernier ne serait-il donc pas arrivé au sommet ? La controverse s'arrête là : l'auteur admet que ceci est peut-être dû aux mouvements de la neige sur la crête, et qu'il n'avait pas d'instruments de mesure à disposition pour l'affirmer.

Or cette petite pique de la part d'un compatriote s'explique sans doute par le fait que Florence Crauford Grove fut guidé au sommet par le grand rival de Whymper, Carrel ! En outre, l'anecdote rappelle que les sommets des montagnes n'étaient pas toujours clairement établis, et que la conquête des Alpes contribua aussi à l'élaboration de cartes topographiques de la Suisse.

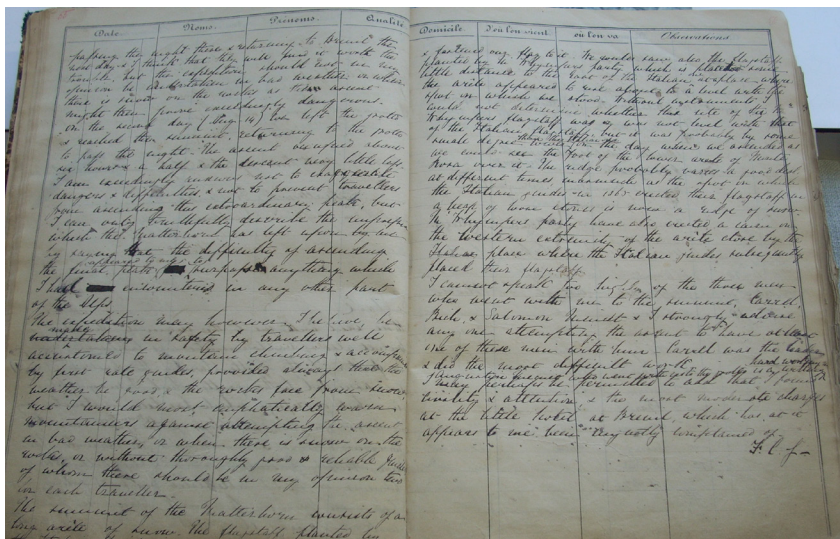


Fig. 6. Inscription de F. Crauford Grove, livre d'or de l'hôtel Monte Rosa. Seiler Hotels, Zermatt.

20

Bibliographie

Arnold Louis Mumm, *The Alpine Club Register*, London, E. Arnold, 1923. //catalog. hathitrust.org/Record/00890122.

« Registres des voyageurs de l'hôtel Monte Rosa », 1858-1866, 1866-1876, Seiler Hotels, Zermatt.

Edward Whymper, *Scrambles Amongst the Alps in the Years 1860-1869*. 2nd edition, London, J. Murray, 1871.

Faire un voyage en Suisse autour d'un plateau de jeu :

Réminiscence ou immersion ?

Dès les débuts de l'industrie du jeu au XIX^e siècle, le thème du voyage est exploité par les fabricants, avec une production dédiée à la Suisse. Les premiers jeux de plateau commercialisés présentaient un circuit en spirale composé de vues panoramiques. Pour ceux qui y jouaient, « ces jeux de voyages géographiques représentaient le souvenir des excursions vécues ou l'avant-goût d'aventures encore à venir » (*La Suisse en jeu*, p. 4).

Une étude serait nécessaire pour savoir si ces jeux étaient vendus aux touristes de passage en tant que souvenir, mais c'est très plausible. Il existe un exemple de merchandising très précoce, celui d'Albert Smith qui gravit le Mont Blanc en 1851 et fit de son aventure un spectacle à Londres. À la sortie, des articles « alpins » étaient vendus aux spectateurs, dont un jeu de plateau ayant pour thème le voyage de Smith et son aventure d'alpiniste. *The Game of the Ascent of Mont Blanc*, édité en 1855, était un classique du genre : un jeu de parcours avec les vignettes des étapes du voyage et de l'ascension.

21



Fig. 7. *Reise durch die Alpen*, MSJ-798, Musée Suisse du Jeu, La Tour-de-Peilz.

Reise durch die Alpen (1912, Hausser, Ludwigsbourg, Fig. 7) est comparable au jeu de Smith : un souvenir dont l'imagerie rappelait les lieux visités et provoquait une émotion liée au voyage. Mais cette nostalgie de la Suisse n'était pas provoquée par l'action du jeu dont le mécanisme est celui du jeu de l'oie : un avancement déterminé par les dés et ponctué d'obstacles ou d'avantages.

Pour s'immerger vraiment dans le lieu en jouant, les Alpes auraient semblé un thème très accrocheur, mais peu de jeux y ont été dédiés. En effet, une ascension, avec ses accidents et ses frayeurs, est difficilement transposable sur un plateau. Dans le *Jeu du Cervin* (vers 1920, SPES, Lausanne), le parcours s'impose toujours, mais c'est un jeu de course original dans lequel deux équipes s'affrontent sur deux itinéraires. Tous ces jeux ne permettent donc pas de « vivre » un voyage en Suisse, mais reste un support nostalgique pour les voyageurs de retour, ou pour illustrer un pays rêvé.

Denis Rohrer

Conservateur du Musée suisse du Jeu

La Tour-de-Peilz

Bibliographie

Aldo Audisio, Veronica Lisino, *Albert Smith, Le spectacle du Mont-Blanc et autres aventures en vente*, Turin, Museo Nazionale della Montagna, 2018.

Roger Kaysel, Michel Etter, *Die Schweiz im Spiel – La Suisse en jeu*, Würenlos, Carlit, 1989.

Ulrich Schädler, Janine Schiller, « Le tour des Alpes en 80 jeux », in *L'Alpe*, n° 36, *Voyages et voyageurs*, Grenoble, Glénat, 2007, p. 68-73.

L'« industrie du tourisme » en deux objets

La nymphe effarouchée

Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Écho est privée de parole. Dès lors, elle ne peut plus que répéter les derniers mots qui lui ont été adressés. Écho est une oréade, une nymphe des montagnes, et c'est pourquoi l'écho est indissociable des montagnes.

Si le naturaliste zurichois Conrad Gessner, dans sa description du Pilate parue en 1555, vantait encore le silence comme la plus importante expérience sensorielle auditive dans les Alpes – « Ici, dans le silence profond et pour ainsi dire sacré qui s'étend depuis les hauteurs plus élevées des montagnes, tu crois presque entendre l'harmonie des sphères célestes, si elles existent » – au XVIII^e siècle, l'écho excitait bien davantage la curiosité des savants.

En 1716, Johann Jakob Scheuchzer lui consacre plusieurs paragraphes dans sa *Naturgeschichte des Schweitzer Landes*. L'écho est l'objet de diverses expériences et procédés géométriques afin de déterminer sa nature physique, notamment à l'aide de coups de pistolet et de canon tirés dans les montagnes. Les Alpes deviennent ainsi un laboratoire et un lieu d'expérimentation.

Au XIX^e siècle, les expériences du siècle des Lumières sont réduites à un divertissement pour les étrangers, et les tirs en montagne, en particulier, sont commercialisés. Au début de chaque saison, « les échos sont vérifiés et loués » (*die Echos werden geprüft und gepracht*), écrit Gustav Rasch dans son calendrier de voyage pour 1858, au titre évocateur « Pas d'argent, pas de Suisse ! » Rasch y dénonce les pires abus des entrepreneurs touristiques suisses.

Très tôt, le Genevois Rodolphe Töpffer s'est aperçu de cette évolution. Chaque été, il partait en course avec ses élèves du pensionnat, et il connaissait parfaitement l'industrie du tourisme. En 1832, dans son *Excursion dans les Alpes*, il caricature un canonnier qui attend à un endroit stratégique des randonneurs auxquels il espère soutirer une juteuse rémunération s'il réussit à effaroucher une nymphe timide avec sa pièce d'artillerie (Fig. 8).

Bibliographie

Conrad Gessner, *Beschreibung des Mōns Fractus oder, wie ihn der Volksmund nennt, des Pilatus, bei Luzern in Helvetien gelegen, durch Konrad Gesner*, aus dem Lateinischen von Beat Deubelbeiss, in *Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft Luzern* 32 (1991), S. 36–51.

Gustav Rasch, *Kein Geld, Kein Schweizer! Reise-Kalender für die Schweiz auf das Jahr 1858. Zum Schutz für deutsche Reisende herausgegeben*, Berlin, 1858.

Joëlle Simmen, « Echo der Berge », in Tina Asmussen (Hg.), *Montan-Welten: Alpengeschichte abseits des Pfades (Äther 03)*, Zürich, intercom Verlag, 2019.

Le monument du Lion à Lucerne : commémorer et vendre

Le monument du Lion a toujours été un lieu de commémoration et un aimant à touristes. Il fut planifié et inauguré en 1821 comme lieu de mémoire pour les gardes suisses tombés le 10 août 1792. Mais dès ses débuts, il fut également intégré au contexte touristique, comme en témoignent les discussions sur les festivités d'inauguration : elles devaient avoir lieu en été, lorsque la ville accueillait le plus grand nombre de voyageurs.

Un an seulement après son inauguration, l'initiateur du projet, Carl Pfyffer d'Altishofen, fit construire un pavillon sur le site, où des brochures, des images et des souvenirs du monument furent mis en vente. Depuis, la commercialisation du monument n'a jamais cessé. Il existe d'innombrables photos et textes à son sujet, tandis que le lion a été reproduit dans divers matériaux (y compris le chocolat) et dans toutes les dimensions, du presse-papier à la déco de salon.

Le monument est également devenu un emblème national. « Lucerne ! Enfin j'ai compris la Suisse ! », s'exclamait Jules Michelet en 1838, notamment à cause du lion commémorant la fidélité et la bravoure des Suisses. Mais cette interprétation patriotique n'a pas fait long feu. On préféra l'admirer en tant qu'œuvre du grand sculpteur danois Bertel Thorvaldsen, et avec le boom touristique qui débuta au milieu du siècle, l'emblème devint à la fois national et commercial.

Désormais, le lion ornaît tout ce qui pouvait attester de l'origine suisse d'un produit, donc de sa solidité et de sa qualité. Et à Lucerne, le lion devint le symbole par excellence du tourisme en Suisse centrale (Fig. 9). Il n'y a pas une seule carte postale, un seul titre de revue touristique, ou une seule annonce qui n'ait été conçu autour du lion dans sa tanière. Cela a duré jusqu'à ce que ce monument esthétiquement chargé cède la place au goût plus épuré de l'Art nouveau. Avec le château d'eau et le pont de la Chapelle, un motif plus facile à abstraire s'offrait aux graphistes, et depuis, cet ensemble symbolise le tourisme lucernois. Mais la popularité du monument du Lion n'en est guère

affectée : 1,4 million de touristes le visitent chaque année. Que peuvent-ils bien y voir ?

[Traduit de l'allemand]

Andreas Bürgi
Historien, Zurich

Bibliographie

Bureau d'histoire, de culture et d'actualité de Lucerne, *In die Höhle des Löwen (Dans la tanière du lion), 200 Jahre Löwendenkmal Luzern*, éditions Pro Libro, Lucerne, 2021.

Christoph Luzi, *Zur Verdichtung touristischer Emblem : Vom Löwendenkmal zum Wasserturm. Eine kleine Kulturgeschichte über die Rolle der Bilder beim Aufstieg Luzerns vom Agrar- und Handelszentrum zur Tourismusmetropole*, mémoire de master, Université de Lucerne, 2012 (non publié).

Thermalisme et objets-souvenirs

Ce verre orné de vues des bains de Fideris (SG), de Pfäfers (SG) et de l'hôtel Hof Ragaz (SG) est un exemple de la catégorie des objets-souvenirs (Fig. 10). Leur apparition accompagne le développement de la villégiature et du tourisme. Ils témoignent des voyages effectués, des lieux visités, et s'inscrivent dans une pratique plus large que celle de la collection.

En effet, dès le milieu du XIX^e siècle, objets-souvenirs, bibelots et antiquités sont omniprésents dans les intérieurs bourgeois. Cette accumulation est un moyen de se mettre en scène et de laisser une trace de son existence. Parmi ce foisonnement d'objets, il n'est pas rare de trouver un souvenir d'une cure faite dans des bains renommés. Le thermalisme connaît effectivement au XIX^e siècle son âge d'or même si, jusqu'au XX^e siècle, cette pratique est avant tout réservée à une élite car les frais de cure et de voyage sont élevés et les séjours durent plusieurs semaines. Pour les classes aisées la fréquentation des bains n'a pas uniquement un but médical mais constitue aussi un enjeu de sociabilité. Elles prévoient un tel séjour dans leur programme annuel et affluent ainsi de toute l'Europe vers ces lieux de cure.

L'un des plus importants de Suisse est celui des bains de Pfäfers, en croissance constante depuis le XV^e siècle et, plus particulièrement dès 1840 avec la déviation d'une partie de ses eaux vers Ragaz et l'ouverture de l'hôtel Hof Ragaz. Mais c'est le développement de la ligne de chemin de fer de Saint-Gall-Coire vers 1858 et la création de l'établissement thermal Ragaz-Pfäfers en 1868 qui marquent un véritable tournant. Jouissant d'une réputation internationale, la station prospère jusqu'au début du XX^e siècle.

S'agissant de la fabrication de ce verre, c'est la technique du verre overlay ou multicouches, taillé et gravé, qui a été utilisée. Elle prend son essor dans les fonderies de Bohême dès 1840 en vue de produire, entre autres, un tel type d'objets-souvenirs de station thermique.

Barbara Bühlmann

Collaboratrice scientifique

Musée national suisse – Château de Prangins

Bibliographie

Hans Ottomeyer, Axel Schlapka, *Biedermeier Interieurs und Möbel*, München, Wilhelm Heyne Verlag, 2000.

Jean-Claude Vimont, « Objets-souvenirs, objets d'histoire ? », in *Sociétés & Représentations*, n° 30, 2010, p. 211-228.

Jost Camenzind, Hans Peter Treichler, *Thermen der Schweiz*, Zürich, Offizin, 1990.

Manuel Charpy, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », in *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007.

L'étiquette à bagages : voyage au cœur de la Belle Époque

Si nous nous étions postés devant l'hôtel des Trois Couronnes dans les années 1910 pour observer les malles des voyageurs fortunés sur le départ, nous aurions sûrement aperçu, parmi la constellation d'étiquettes apposées sur les bagages en cuir, celle toute neuve et fraîchement collée à l'effigie des Trois Couronnes (Fig. 11). Mais pourquoi collait-on ces petits papiers et que nous racontent-ils sur le voyage à la Belle Époque ?

À la fin du XIX^e siècle, la concurrence accrue qui s'établit dans le secteur touristique pousse les hôteliers à trouver de nouvelles formes de réclames. L'affiche touristique répond parfaitement à ce besoin et connaît de nombreuses déclinaisons à l'exemple des cartes postales, menus, en-tête de lettre et factures ou encore étiquettes à bagages. Symbole du voyage par excellence, ces petits papiers colorés, aux formats variés, collés sur les malles des voyageurs sont un témoin précieux des modes, des pratiques, des attentes et des représentations symboliques, artistiques et publicitaires qui entourent le voyage durant la Belle Époque. Si les étiquettes ont d'abord une fonction utilitaire pour les portiers afin de différencier les bagages, elles sont aussi un signe de distinction sociale pour les voyageurs arborant fièrement leur collection sur leur malle, symbole des prestigieux hôtels visités. Une aubaine pour les hôteliers pour qui ces papiers sont avant tout un formidable support publicitaire gratuit.

À Vevey, l'hôtel des Trois Couronnes fondé en 1842 ne fait pas exception à cette pratique, comme en témoigne cette étiquette de l'établissement, l'une des rares retrouvées à ce jour. Diffusée probablement entre 1913 et 1918 sur demande du directeur de l'époque Jakob Corai afin de mettre en avant les récents agrandissements de l'hôtel, cette étiquette (et sa déclinaison en carte postale) a été réalisée par la célèbre imprimerie veveysane maîtrisant parfaitement la technique lithographique, Säuberlin et Pfeiffer. Suivant les nouveaux codes graphiques de l'époque, inspirés notamment des œuvres de Hodler, une grande place est laissée à la dimension artistique. Dépouillée d'informations textuelles superflues, la lithographie se focalise ainsi sur l'hôtel et son paysage dans des couleurs vives et des traits épurés. La précision minutieuse du dessin de l'hôtel contraste avec le panorama fait de grandes étendues imprécises. Les couleurs vives et originales de l'établissement renforcent cette sensation, l'hôtel étant comme éclairé dans ce paysage composé des inévitables lac et montagne qui lui servent d'écrin. Posé dans ce décor idyllique, l'hôtel semble seul au monde. Les touristes seront ainsi accueillis dans un lieu calme, où le ciel, toujours bleu et sans nuages, les gardera éloignés du tumulte de la ville. Cette étiquette livre ainsi



Fig. 10. Verre souvenir avec une vue des bains de Pfäfers, vers 1850. Verre à double couche, taillé et gravé. Musée national suisse (LM 65609).



Fig. 11. Étiquette de bagage de l'hôtel des Trois Couronnes, vers 1911-1918. Impression Saubertin & Pfeiffer, lithographie, Vevey, Format 9 x 13,8 cm. © Collection Cédric Cramatte, Vevey, inv. 944.

un témoignage précieux de la représentation des Trois Couronnes durant l'âge d'or du tourisme.

Audrey Meyer

Chargée de communication

Service Culture et médiation scientifique

Université de Lausanne

Bibliographie

« Les étiquettes d'hôtels sur les malles des voyageurs », in *Hôtel-Revue*, n° 29, 20 juillet 1895.

« Manque de tact », in *Schweizer Hotel-Revue*, Supplément au n° 9, 28 février 1903.

« Réflexions diverses d'un voyageur en Suisse », in *Hotel-Revue*, n° 37, 6 décembre 1928.

Gaston-Louis Vuitton, « Voyage iconographique autour de ma Malle », in *Bulletin de la Société archéologique, historique & artistique le Vieux papier*, t. XV, fascicule 98, 1920, p. 333-342.

Musée historique de Vevey / Musée de la Confrérie des vignerons, *Vevey s'affiche*, exposition présentée au Musée historique de Vevey et au Musée de la Confrérie des vignerons du 22 avril au 22 novembre 2009, Vevey, Musée historique de Vevey, 2009.

Passeport et visa : deux objets essentiels

Dans les décennies qui suivirent la défaite de Napoléon en 1815, les touristes ont pu à nouveau voyager en Europe. Il existait souvent des restrictions strictes concernant les marchandises (par exemple les montres, la soie, voire les livres et les lettres) qui ne pouvaient pas franchir les frontières, mais la seule exigence concernant les personnes était que tout voyageur devait être en possession d'un passeport.

S'il n'existait pas de format internationalement reconnu pour ce document, l'exemple d'un passeport de 1834 peut nous informer sur les caractéristiques partagées par la plupart des passeports de cette époque ainsi que sur certains éléments qui pouvaient les différencier (Fig. 12).

Les passeports

Ce passeport fut délivré à George et Harriet Holford, qui s'étaient mariés le 5 août 1834 et avaient quitté l'Angleterre pour la France cinq jours plus tard. Après une escale de dix jours à Paris, ils atteignirent Genève à la fin du mois d'août et passèrent tout le mois de septembre à visiter la Suisse. Le 1^{er} octobre, ils franchirent le Simplon pour entrer en Italie, où ils séjournèrent longuement à Rome, Naples et Florence. Ce n'est que vers la fin du mois de mai 1835 qu'ils quittèrent Florence pour rentrer en Angleterre.

Les passeports étaient délivrés sur une seule feuille de papier, généralement de 28 x 40 cm, au format portrait. Le passeport des Holford ne mesure que 23 cm de large parce qu'il a été découpé, monté sur du lin et relié dans un portefeuille avec une quarantaine de pages laissées vierges pour les visas.

Au centre et en haut du passeport figurait l'écusson de l'autorité qui l'avait délivré. Il était grand et graphiquement complexe, ce qui montrait l'importance accordée au document et, en même temps, le rendait plus difficile à falsifier. Le passeport des Holford porte l'emblème royal britannique en haut et celui du ministre des Affaires étrangères, le vicomte Palmerston, ainsi que sa signature en bas.

Il est surprenant que les Holford aient décidé de voyager avec un passeport britannique, alors que la plupart des Britanniques obtenaient un passeport français. Jusque dans les années 1850, un passeport était avant tout un document de voyage, et souvent, mais pas nécessairement, un indicateur de nationalité. La destination envisagée aurait pu influencer le choix de l'autorité de délivrance du

passport, mais le montant élevé (plus de 2 livres sterling) exigé pour un passport britannique incitait certainement à rechercher une solution moins onéreuse.

Les passeports français pouvaient être obtenus gratuitement. En 1835, par exemple, seuls 781 passeports britanniques ont été délivrés par le Foreign Office britannique. Environ un tiers d'entre eux ont été délivrés à des personnes voyageant à titre officiel (généralement militaire ou diplomatique), ce qui laisse un peu plus de 500 détenteurs de passeports britanniques se rendant sur le continent pour le plaisir plutôt que pour les affaires. Tous les autres voyageurs britanniques, qui se comptent certainement par milliers, ont dû obtenir leur passport auprès d'une autre autorité de délivrance.

Les passeports britanniques n'étaient délivrés qu'à ceux qui étaient recommandés par une personne de confiance, souvent le banquier du demandeur. Cette recommandation était considérée comme une garantie suffisante de l'aptitude et de la probité du demandeur. Aucun détail personnel n'était exigé et le passport britannique indiquait donc simplement le nom de son détenteur et une indication des autres membres du groupe de voyageurs, qui n'étaient toutefois pas toujours nommés. Il ressort clairement du journal de Holford que le couple était accompagné, apparemment depuis le début de leur voyage, par un coursier savoyard, Antoine Ramoger, et une femme de chambre italienne, Enrichetta Galleazzi. Même si les noms des serviteurs n'ont pas été immédiatement inscrits dans le passport, ils ont été rajoutés dans le livret à un moment donné du voyage, avec des descriptions personnelles.

Jusque dans les années 1850, il n'était pas obligatoire de faire figurer la signature des titulaires. En revanche, les autorités françaises et prussiennes exigeaient à la fois une signature et une description personnelle. Pour cette dernière, il existait une liste standard de caractéristiques physiques, souvent imprimée à gauche du document, qui devaient être indiquées ou décrites : âge, taille, couleur des cheveux, de la barbe, des sourcils, des yeux et du teint, et forme du front, du nez, du menton et du visage. Même pour un observateur attentif, le nombre d'adjectifs permettant de distinguer ces traits s'avérait très limité et le descripteur s'est souvent rabattu sur les termes « moyen » et « normal ». Les « particularités » devaient également être notées, mais il est rare qu'elles fassent l'objet d'une description détaillée.

En revenant à l'examen des détails contenus dans le passport Holford, nous remarquons, au bas de l'écusson à droite, le numéro 2012. Ce numéro se réfère à l'inscription dans le registre des passeports britanniques, où la demande des Holford est datée le 15 juillet 1834. Cette inscription montre également que George Holford a été recommandé par MM. Claude Scott & Co, des banquiers basés à Londres. À droite et à gauche de l'écusson figurent des descriptions de George et de son épouse Harriet, ainsi que leurs signatures. Celles-ci ont dû être

exigées par un fonctionnaire français, soit à l'ambassade de France à Londres, soit lorsque le couple est arrivé à Dieppe le 9 août ; leurs signatures auront été ajoutées en même temps.

La description donnée par une voyageuse, Caroline Clive, à son arrivée au Havre en 1838 nous donne une idée de la désinvolture avec laquelle un passeport était rempli au XIX^e siècle :

Un fonctionnaire m'a poliment offert ses services et m'a emmenée dans une pièce où mon passeport et d'autres documents étaient posés sur la table. À Londres, le secrétaire m'avait brièvement demandé : « Où ? Votre nom ? Seule ? » et s'était contenté de mes réponses à ces détails, mais ici le fonctionnaire devait remplir toute la description qui est annexée dans la marge sous les titres 'Signalement et Signes Particuliers'. D'abord les cheveux. Bruns, écrit-il. Front. Haut, écrit-il. Sourcils, bruns. Yeux – « Pardon », dit-il en regardant mes yeux, et il écrit vifs. Nez, bouche – moyens. Barbe – laissé vide. Menton – rond. Visage – ovale. Teint – coloré.

Malheureusement, Caroline, boiteuse depuis son enfance, ne rapporte pas ce que le fonctionnaire a décidé d'insérer dans l'espace réservé aux 'Signes particuliers', si tant est qu'il y en ait eu.

35

Les visas

Les voyageurs devaient également obtenir les visas nécessaires pour passer d'un territoire à l'autre. Avant l'unification de l'Allemagne et de l'Italie, et l'existence d'une administration centrale en Suisse, les voyageurs d'Europe occidentale traversaient fréquemment des frontières. Chaque fois qu'ils entraient dans un État, leur arrivée était enregistrée. À leur sortie, un visa était inscrit dans leur passeport, leur permettant de se rendre à leur prochaine destination.

Les visas mesuraient généralement environ 11 x 6 cm et il y avait donc de la place pour une dizaine d'entre eux au dos du passeport. Cependant, pour un long voyage, tel que celui entrepris par M. et M^{me} Holford, qui les a conduits de Londres à Naples, il en fallait beaucoup plus. Pour créer suffisamment d'espace, ces voyageurs ont fait fixer leur passeport dans un livret comportant des pages vierges destinées à recevoir les visas : 48 pages de ce type ont été insérées dans le livret du passeport des Holford et, au cours de leur voyage, une soixantaine de visas ont été nécessaires (Fig. 13). Bien qu'ils aient passé l'entier du mois de septembre 1834 à faire le tour de la Suisse, seuls trois cantons (Genève, Lucerne et Zurich) ont officiellement enregistré le passage du couple. La plupart des visas ont été insérés lors de leur voyage aller-retour entre le sud du Simplon et Naples. Parmi ceux-ci, nous noterons qu'au bas de la page principale du passeport,

le 26 octobre 1834, le consul de Toscane à Gênes a eu l'impudence d'inscrire son visa avec le cachet officiel de Toscane, directement sous la signature du ministre britannique des Affaires étrangères Palmerston et à côté de son écusson...

Chaque fois qu'un visa était inséré dans un passeport, les fonctionnaires avaient la possibilité de l'inspecter et d'en consigner les détails dans un registre. Dans certains cas, à l'entrée sur le territoire, le passeport était remis en échange d'un reçu, et les deux documents étaient échangés au moment du départ. Des contrôles étaient également effectués en cours de route. Bien que les Holford ne mentionnent pas l'examen des passeports, un gentleman anglais, qui voyageait également en 1834, a suggéré que la pratique variait d'un pays à l'autre :

En Suisse (comme en France), il n'y a pas de problème de bagages ou de passeport [...]. Je déclare que le passeport rend malade en France – on pense continuellement à ce bout de papier confus – il se trouve toujours dans un endroit caché, quand on en a besoin, et on est pris de fièvre de peur de l'oublier.

Les visas contenus dans le passeport devaient également être accessibles et corrects. Même pour le circuit populaire de Genève à Chamonix, les voyageurs avaient besoin d'un visa sarde pour entrer en Savoie, qui relevait alors de la juridiction du royaume de Sardaigne. Sans le bon visa, ici comme ailleurs, ils risquaient d'être refoulés et de devoir en obtenir un auprès de l'ambassade ou du consulat le plus proche.

Il est risqué de trop généraliser. Au niveau national, les lois pouvaient être modifiées d'un mois à l'autre et être interprétées différemment au niveau local. Les fonctionnaires aux frontières pouvaient avoir des sautes d'humeur. Même si les voyages étaient devenus plus faciles, les guides Murray conseillent de faire preuve de retenue à cet égard : « Les voyageurs ne doivent pas trop s'indigner lorsque des fonctionnaires subalternes manquent de politesse... L'offre d'un cigare aura souvent plus d'effet que les remontrances les plus vives ».

Conclusion

Le format général du passeport est resté uniforme tout au long du XIX^e siècle, à l'exception de la description personnelle exigée par certains pays. Un changement administratif majeur liant plus fermement les passeports à la nationalité s'est produit en 1858 lorsque Napoléon III a décidé que le gouvernement français ne délivrerait des passeports qu'à ses propres ressortissants. Le gouvernement britannique a été contraint de réduire rapidement le coût du passeport britannique et d'en augmenter fortement le nombre.

Au cours des décennies qui ont précédé la Première Guerre mondiale, la nécessité d'un passeport et d'un visa est devenue moins contraignante pour les personnes voyageant entre certains pays. Toutefois, les voyageurs devaient s'assurer qu'ils connaissaient les réglementations applicables à leur voyage. Même lorsque le passeport n'était pas une obligation légale, les guides Murray de cette période rappelaient à leurs lecteurs que les autorités pouvaient exiger une preuve d'identité et que le passeport était un moyen fiable de la fournir. Lors des voyages, la « poste restante » était largement utilisée pour recevoir les lettres du pays ; pour les retirer au bureau de poste, une preuve d'identité était nécessaire.

Une photo n'a été exigée dans les passeports qu'à partir de la Première Guerre mondiale. Jusque-là, l'efficacité du document en tant que moyen de surveillance et de contrôle a dû être très limitée. Lors d'un débat parlementaire en 1858, le vicomte Palmerston, devenu Premier ministre, a estimé que le système des passeports n'avait que peu d'intérêt. « Le seul effet réel de ce système est d'embarrasser les voyageurs innocents et de dissimuler les agissements de ceux qui se déplacent avec des intentions malveillantes ».

[Traduit de l'anglais]

37

Michael Heafford

Historien, Université de Cambridge

Bibliographie

Mary Clive (ed.), *Caroline Clive. From the Diary and Family Papers of Mrs Archer Clive*, London, 1949.

H. Wright Hurley, *Account of a tour thro' France and part of Switzerland in the Autumn of 1834*, manuscript journal, private archive.

John Murray III, *A Handbook for Travellers in Switzerland*, 18th ed., London, 1892.



Fig. 13. Feuillelet contenant les visas de George Holford et de son épouse. Collection de l'auteur.



Fig. 14. La route de Tremola du col du Saint-Gothard, en Suisse, durant l'été 1962, avec, au premier plan, une Simca Aronde P60 et une Peugeot 404. Photographie Robert Huhardeaux, Bruxelles, Wikimedia commons.

L'automobile

L'objet a ses détracteurs comme ses partisans. Vue à ses débuts comme un jouet aux mains d'aristocrates et de grands bourgeois avides de parader devant des publics estomaqués, l'automobile s'identifie durant l'entre-deux-guerres comme un véhicule « utilitaire » capable de faciliter les transports en se libérant des rigidités ferroviaires. En faire un objet touristique devient imaginable dès lors que les moyens financiers et la fiabilité technique suivent.

La Suisse est aussi parcourue de ces véhicules qui adhèrent à de nouvelles formes de mobilité. La période dite des « Trente Glorieuses » qui participe d'une véritable révolution sociotechnique les voit centupler. Aller partout n'est plus un rêve ni une absurdité. Ce qui se passe en matière de mobilité durant cette période reste en effet d'une importance cruciale pour comprendre l'évolution du voyage individuel et son impact sur l'environnement tant culturel que naturel.

À l'exemple d'autres pays, la Suisse met à profit les synergies décelables entre automobile et tourisme. Dès lors, les repères explosent sous l'effet d'une croissance économique sans précédent et d'une aisance matérielle qui, dans les pays industrialisés, touche toutes les catégories de la population. Plusieurs facteurs concomitants rendent cette massification possible. L'augmentation du pouvoir d'achat, grâce à celle des salaires réels et des gains de productivité, se combine avec une diminution parallèle du temps de travail et, en conséquence, une marge croissante du temps libre consacrée aux voyages. L'octroi progressif de congés payés offre des opportunités à de nombreuses familles qui ne disposaient d'aucune marge de manœuvre auparavant.

En parallèle, de notables améliorations technologiques font de la voiture automobile un objet commun par la baisse de ses coûts et représentatif d'une véritable « démocratisation » de la consommation. Visible dans l'ensemble des pays européens à des intensités variées et variables, cette explosion entraîne de puissants effets sur le tourisme. En Suisse, le taux de motorisation passe de 31 véhicules pour 1000 habitants en 1950, à 197 en 1970 et 351 véhicules en 1980, soit un chiffre qui a plus que décuplé en trente ans. Toujours plus de voitures, mais conduites surtout par des hommes, les femmes restant encore très minoritaires. Monde masculin s'il en est, la conduite automobile met du temps à se féminiser. Elle marque aussi le tourisme : c'est l'homme qui conduit.

Parler du tourisme automobile après la Seconde Guerre mondiale, c'est aussi souligner la prégnance d'un hédonisme qui fait entrer les sociétés dans une

insouciant joye de vivre. Si l'automobile aide à fuir les cadences infernales du travail à la chaîne et la routine mortifiante du « métro-boulot-dodo », elle amplifie la soif de découvertes. Elle rime avec « la route des vacances », notamment la Nationale 7 que Charles Trenet en 1955 met en musique avec le succès que l'on connaît, puis avec les « autoroutes du soleil » qui, dès les années soixante, mènent les nombreuses cohortes de chasseurs et chasseuses de plage sur les rives de la Méditerranée – la Côte d'Azur, la Riviera ou encore le littoral adriatique.

En s'appropriant la route, le véhicule motorisé amène une profonde transformation de l'environnement qu'il pénètre. Se rendre sur un site touristique exige en effet une route entretenue, balisée par une signalisation rigoureuse, disposant d'équipements à ses abords, liant les destinations entre elles par des ouvrages d'art tels des ponts ou des tunnels (Fig. 14). Mais cela reste insuffisant. Garages, ateliers de réparation, stations d'essences, parkings, signalisations, hôtels, restaurants, panoramas jalonnent les routes à intervalles plus ou moins réguliers et contribuent, chacun à sa façon, au fonctionnement du système. Sans leur présence, le tourisme autoroutier n'aurait pu exister car l'exploration d'un territoire est dépendante de la mise à disposition d'infrastructures capables de le rendre accessible et de distractions susceptibles de séduire les utilisateurs et utilisatrices qui le parcourent. À cela s'ajoutent les caractéristiques des régions de montagne où le déneigement nécessite des dispositifs adéquats pour permettre une circulation automobile contribuant à l'émergence d'un tourisme annualisé et non plus seulement estival. Cette infrastructure n'est pas que routière, elle se conjugue avec des préparatifs géoculturels – cartes, guides de voyages, manuels – qui libèrent les touristes des contraintes imposées par un territoire qu'ils ne connaissent pas. C'est dire que la route devient dorénavant un espace d'expérimentation et d'innovation constantes autant que de travail et de récréation.

Laurent Tissot

Université de Neuchâtel

Bibliographie

Mathieu Flonneau, *L'automobile au temps des Trente Glorieuses*, Carbone, Éditions Loubatières, 2016.

Jakob Tanner et Brigitte Studer (avec la collaboration de Manuel Hiestand), « Consommation et distribution », in Béatrice Veyrassat, Patrick Halbeisen, Margrit Muller (dir.), *Histoire économique de la Suisse au XX^e siècle*, Neuchâtel, Alphil, 2020.

Laurent Tissot, *La Suisse se découvre. Trois siècles de tourisme en question*, Neuchâtel, Alphil, 2023.

« ‘Voir la mer’. Tourisme automobile et jeunesse neuchâteloise à la conquête de la Côte d’Azur (1936) » in Laurent Tissot, Patrick Vincent, Jacques Ramseyer (éd.), *Dévoiler l’ailleurs. Correspondances, carnets et journaux intimes de voyages*, Neuchâtel, Alphil, 2020, pp.187-203.

Épilogue

Mes objets de voyages...manqués

Je suppose que, par cette locution, les membres de notre association s’imaginent des objets emportés par des voyageurs dans un passé relativement lointain. Il n’est cependant pas aisé de définir la période : je la diviserais en deux époques dont la frontière est relativement floue.

En effet, la substance peut différer selon que l’homme voyageait à pied et à cheval ou, de façon plus commode, en voiture hippomobile. S’agissant de la Suisse, je situerais la première entre 1700 et 1830, soit entre la parution du premier guide de voyage relatif à notre pays et la généralisation du service de diligences et de celui des relais postaux.

Il va de soi que, en se déplaçant à pied ou à cheval, il convenait de s’encombrer le moins possible de choses superflues. On emportait exclusivement des objets fonctionnels, voire indispensables. Dans les premiers temps, pas ou peu de recommandations dans les guides, hormis pour les vêtements, éventuellement pour une paire de jumelles, et il faut attendre Reichard (timidement en 1784) :

Avant d’en finir avec nos recommandations bienveillantes, nous recommandons une petite trousse de premiers secours, laquelle, à cause du transport, n’est pratique que pour les voyageurs circulant en diligence ou autre voiture. (Traduction de l’auteur).

Trente ans plus tard, le même guide complète :

L’odomètre est un instrument pour mesurer les distances par le chemin qu’on a fait. Sa construction est telle qu’on peut l’attacher à une roue de carrosse. [...] On nomme *pédomètre* ou *compte-pas* un instrument pour mesurer les pas sur une distance quelconque...

Quant à Ebel, dans la section « *Des arrangements qu’il convient de prendre quand on voyage à pied : Avis à l’usage des physiciens, des botanistes, des minéralogistes et des dessinateurs* », il parle en particulier des habits et souliers de

voyage, crampons, chapeau de paille, bâton de montagne, baromètre, sextant... (éd. française de 1818).

Puis les malles et les valises, chargées sur la diligence, le coche ou la calèche, ont remplacé les sacs à dos. Tout devenait plus aisé, toutefois pas sans contingentement :

Les diligences circulent maintenant quotidiennement entre les villes importantes de Suisse et il y a peu de routes carrossables dans le pays qui ne soient desservies par elles au moins deux ou trois fois par semaine. Les places sont numérotées et tous les bagages dépassant un certain poids fixe sont facturés en supplément, ce qui augmente souvent considérablement les frais de ce mode de transport ; c'est l'une des raisons pour lesquelles les voyageurs devraient réduire leurs bagages au plus petit volume possible. (Murray 1838, traduction de l'auteur)

Cependant, s'il est un objet qui fait rarement défaut dans les poches des voyageurs, du début du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, c'est bien le « guide de voyage ». Il peut donc être considéré comme l'objet de voyage par excellence.

Les récits de voyages n'étaient guère loquaces, du moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Timide mais significative description chez Albert Laporte dans son ouvrage *La Suisse sac au dos* (1869) :

De plus, Hector devait avoir une gibecière contenant divers objets de toilette, couteaux, cartes, plans de voyage etc. Le docteur y introduisit même un flacon de teinture d'arnica pour les meurtrissures des pieds et de la pommade pour la gerçure des lèvres, un morceau de crêpe vert et des conserves [lunettes] pour la vue, et un manuscrit traitant des indispositions qui surviennent en voyage, des précautions à prendre pour les éviter et des remèdes pour les guérir. À Édouard revenaient la boîte de botanique et la longue-vue, Raoul se contenta de la gourde et du gobelet en cuir.

Aujourd'hui, ces vieux objets font voyager l'esprit des nostalgiques du temps passé. Il arrive même qu'ils servent de décor ou de scénographie. Ce fut le cas pour moi lorsque, en 1985, travaillant dans le tourisme de montagne, j'avais repris la gestion d'un complexe de loisirs qui englobait un restaurant. Le local nécessitait un sérieux « relookage » et j'avais opté pour un décor en relation avec les sports et le voyage, estimant ces thèmes de circonstance. Pour trouver le matériel de ce qui allait devenir le « Nostalgia », lequel allait être doté d'une belle salle « Rodolphe Töpffer » dans laquelle les clients pouvaient zigzaguer entre des objets insolites pour un tel lieu, j'avais fait publier des annonces pour la recherche d'objets anciens en relation avec ces deux thèmes.

Pour la thématique du sport, mon bonheur fut comblé en Valais. Quant aux articles de voyage, j'avais surtout ciblé la Riviera vaudoise, point de chute, durant les premières décennies du XX^e siècle, de nombreux retraités britanniques, lesquels tentaient d'atténuer chez nous les effets des dévaluations successives de leur monnaie. Des ressortissants russes s'y étaient également établis, mais pour des raisons bien différentes. Ces émigrés avaient souvent un point commun : ils étaient en possession de beaux objets, notamment de voyage, qui n'allaient plus leur être utiles.

Rendez-vous pris, mes visites s'enchaînèrent au pas de charge, empressement que je regrette cruellement aujourd'hui. En ce qui concerne les objets, mes attentes furent comblées. Les personnes par contre me laissèrent un goût très mitigé. A l'instar d'une bibliothèque qu'on liquide à la mort des parents, certains héritiers avaient hâte de « faire de la place ». Ainsi ai-je fait la connaissance de gens pressés de liquider des malles Louis Vuitton pour un prix dérisoire, démontrant par-là du dédain pour un objet qui représentait probablement une valeur ou une histoire aux yeux des défunts parents. Ma mémoire n'a heureusement pas gardé de trace de ces gens-là.

Pour mon bonheur, j'avais fait aussi la connaissance de gens très émouvants, parfois au crépuscule d'une vie bien remplie, ne demandant qu'un peu d'attention pour la raconter. Avec le recul il me semble que, pour ces personnes, être à leur écoute revêtait une importance bien plus grande que la valeur de l'objet cédé. En ressortant aujourd'hui ces objets, je ne puis m'empêcher d'avoir une pensée pour elles, regrettant mon impatience pour ne pas dire mon irrévérence d'alors.

J'ai une pensée particulière pour une dame Cantacuzène, retraitée de la paroisse orthodoxe de Vevey. Ma mémoire ne me trahit certainement pas lorsque je repense à son récit. Son grand-père était ambassadeur du tsar (probablement Alexandre III) auprès de l'empereur François-Joseph d'Autriche. Que de souvenirs ont surgi de sa mémoire, souvenirs que je pensais alors ne pas avoir le temps d'enregistrer, à moins que ce fut simplement de la paresse. J'avais fait l'acquisition de plusieurs petits objets de voyage, ainsi que d'une belle valise *Würzl + Söhne*, malletiers agréés auprès de la cour d'Autriche. Cette valise, à travers sa détentric, avait sans doute des histoires magnifiques à me raconter.

De même, le souvenir de M. Hoffmann, de St-Légier, a particulièrement marqué mon esprit. Les parents de ce beau vieillard étaient, selon ses dires, commerçants de fourrures à Tachkent, activité qu'il a reprise à son compte, j'ignore dans quelles circonstances. Il avait malheureusement perdu son épouse depuis plusieurs années. Les yeux humides, il m'avait confié que, avant ma venue, il n'avait jamais eu le courage d'ouvrir la malle pour la vider des effets de sa compagne. Cette malle *Moritz Mädler Leipzig*, datant probablement de

1920-30, restera à jamais silencieuse, faute de temps, justification décidément bien pratique pour cacher mon manquement.

En relatant mes souvenirs, j'ai tenté tardivement d'apprendre davantage sur ces deux belles personnes, afin de donner un sens à leurs objets. J'ai lancé des bouteilles à la mer en espérant que le ressac ne les brisera pas. Aujourd'hui je suis en possession d'objets inertes, sans histoire, manqués. Si un objet a une signification pour celui auquel il était rattaché, il n'en est pas de même pour celui qui le collectionne, à moins qu'il soit capable de le relier au détenteur originel, de trouver un chemin pour qu'il reprenne vie.

Ernest Fanti

Sion

Bibliographie

J. G. Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris, H. Langlois, 1818.

Albert Laporte, *En Suisse, le sac au dos*, Paris, Lefèvre, ca. 1870.

John Murray III, *Murray's Handbook for Travellers in Switzerland*, London, J. Murray, 1838.

H. A. O. Reichard, *Handbuch für Reisende aus allen Ständen*, Leipzig, 1784.

Le voyage d'Auguste de Saint-Hilaire en Suisse, entre tourisme thérapeutique et herborisation

Le long séjour d'étude et d'herborisation au Brésil du botaniste Auguste de Saint-Hilaire, de 1812 à 1826, masque par sa longueur et son importance tous ses autres voyages : celui de Norvège en 1842, quelquefois évoqué ; ceux d'Auvergne ou de Montpellier, probablement considérés comme des séjours de proximité, et pourtant occasions de nombreuses herborisations ; ceux de Normandie puis de Suisse pendant l'été 1826, qui me semblent complètement ignorés, alors que ce dernier peut être documenté par des sources qui, bien qu'hétérogènes et dispersées, offrent les bases d'une analyse féconde.

La principale de ces sources – près de quatre-vingt-dix parts des herbiers du Muséum de Paris et de l'université de Clermont-Ferrand – permet de reconstituer l'itinéraire de cette excursion, alors qu'une dizaine de lettres à Adrien de Jussieu ou à Augustin-Pyramus de Candolle, quelques mentions dans les *Mémoires* de celui-ci ou dans les publications de Saint-Hilaire comme dans sa bibliothèque scientifique, fournissent des informations éclairantes sur son déroulement ; sans compter les nombreux guides destinés aux voyageurs en Suisse publiés au tournant du XIX^e siècle (Reichard, Ebel, Glutz-Blotzheim, Reynier, Richard).

Frappé à l'automne 1825, à quarante-six ans, par la première crise (douleurs articulaires, maux de tête, photophobie) d'une affection récurrente qui le tourmenta tous les dix ans jusqu'à son décès, en 1853, Auguste de Saint-Hilaire réalisa sur le conseil de son médecin une excursion en Normandie, en juin 1826, dont des lettres adressées à Adrien de Jussieu balisent quelques étapes : Rouen, Honfleur, Bayeux, Cherbourg et peut-être Mortagne-au-Perche. Dans cette même correspondance, Saint-Hilaire précise qu'il s'était procuré un cabriolet, qui « n'est point sans quelque commodité », pour réaliser ce premier voyage. Celui-ci lui ayant apporté « un peu de mieux » il demandait à son correspondant de lui trouver « quelque bon jeune homme » curieux de botanique pour l'accompagner en Suisse. Toutefois, Jean-Baptiste Guillemin qui espérait un poste au Muséum

de Paris, se rétracta, et Saint-Hilaire, en dernier recours, sollicita sa domestique à Orléans, Anne-Marie Besson. Mais le fils de celle-ci tomba malade et le botaniste dut retarder son circuit helvétique jusqu'en août 1826.

Les quatre-vingt-huit parts concernant ce voyage, que nous avons collectées dans les deux herbiers indiqués supra, proviennent d'une vingtaine de lieux dont les principaux permettent de tracer un itinéraire qui conduit de Saint-Gall à Genève, où son hôte, Augustin-Pyramus de Candolle, confia à ses *Mémoires* son étonnement qu'une « vieille femme » l'ait accompagné. Sur les feuilles de ces collectes Saint-Hilaire indiqua, plus ou moins précisément, l'endroit de l'herborisation qu'il data simplement « août 1826 », sans en préciser le quantième. Cette omission n'empêche pourtant pas d'établir une carte du voyage car les lieux indiqués tracent un chemin clair passant par Saint-Gall, Appenzell, le Rigi, Zofingue, Soleure, le Röti, le Weissenstein, Neuchâtel, Genève et puis Chamonix.

Si l'on en juge par les distances indiquées par le *Manuel du voyageur en Suisse* de Johann Gottfried Ebel, il me semble que contrairement à l'excursion de Normandie ce voyage ne put être réalisé dans un cabriolet qui parcourait au maximum 30 kilomètres par jour, et n'aurait pas supporté les pentes et le revêtement des chemins de montagne. Il est donc probable que Saint-Hilaire voyagea dans les transports publics et loua localement les services de transporteurs. En revanche, dans cette liste deux localisations viennent en tête par le nombre d'herborisations que Saint-Hilaire y réalisa : au début du voyage, Appenzell et ses environs, avec vingt-six parts d'herbier, et à la fin, la vallée de Chamonix avec vingt-sept parts, ce qui suppose d'avoir chaque fois consacré plusieurs jours à la recherche de ces plantes. Sans compter, par ailleurs, quelques jours à Genève pour étudier chez Candolle, et peut-être aussi à Soleure où six herborisations s'ajoutent à celles du Röti et du Weissenstein.

Il est probable que cet assez long arrêt à Appenzell répondait aussi à un but thérapeutique : après l'air marin, iodé et vivifiant des côtes normandes, celui des Alpes, qui selon le guide de Reichard « donne tant de ressort au corps, et de sérénité à l'esprit, que plus d'un malade a recouvert en peu de temps sa santé en voyageant en Suisse, par le seul effet du mouvement sans le secours des remèdes ». Par ailleurs, la région d'Appenzell était alors réputée pour une cure singulière dont le médecin de Saint-Hilaire avait peut-être connaissance : celle du petit-lait de chèvre. Ainsi, selon le Guide de Reynier « pendant les mois de juin et de juillet un grand nombre de personnes de toutes les parties de la Suisse, et même de l'Allemagne, viennent prendre à Gais le petit-lait de chèvre, auquel on attribue des effets merveilleux pour plusieurs maladies ». Un ouvrage postérieur de Félix Roubaud (1867), consacré à cette cure mentionne « [qu']un troisième groupe de malades, non moins intéressant que les deux premiers, rentre

encore dans le cas de la même médication, c'est celui des affections nerveuses : névralgies, névroses et névropathies ... », affections auxquelles on pouvait à cette époque attribuer les symptômes manifestés par le botaniste.

Autre singularité de ce voyage, le passage, à l'entrée de la vallée de Chamonix, par le lac de Chedde, formé par une retenue des eaux du Nant Bordon et qui disparut en 1837.

Ce lac, écrivit Victor Hugo en 1825, dont le flot conserve une inaltérable limpidité, a, dans la fraîcheur de son aspect, dans la grâce de ses contours, quelque chose qui contraste d'une manière délicieuse avec la sombre sévérité des montagnes au milieu desquelles il est jeté. On se croirait magiquement transporté dans une autre contrée, sous un autre ciel, si le Mont Blanc n'était pas debout, à l'horizon, avec ses dômes de neige, ses glaciers, ses formidables aiguilles, et ne venait, comme jaloux des impressions douces qui osent naître si près de lui, projeter son image menaçante jusque dans l'eau paisible du Lac Vert.

Pour contempler ce magnifique reflet du Mont Blanc, Saint-Hilaire dut dévier de sa route : « On ne le voit pas depuis le chemin, et il faut faire quelques pas au travers d'un petit bois pour y arriver » (Richard, *Guide*).

47

Parvenu peu après dans la vallée de Chamonix, le botaniste suivit aussi les conseils des guides de voyage pour orienter ses promenades : gravissant les pentes du Brévent pour profiter du point de vue sur le Mont Blanc ; gagnant le Montenvers pour contempler la Mer de glace jusqu'à laquelle il descendit pour observer ses moraines et examiner la grotte de glace où jaillissait son torrent sous-glaciaire, l'Arveyron ; poussant même jusqu'à l'Argentière pour voir son glacier et la vallée de Chamonix depuis l'Est. Auparavant d'autres excursions avaient été inspirées par cette recherche de points de vue remarquables. Ainsi, la montée au Rigi dont la situation centrale dans le nord des Alpes suisses lui offrit « la plus belle vue qu'il soit possible d'imaginer » (Reynier, p. 46). Puis au-dessus de Soleure, le Weissenstein accessible à pied aussi bien qu'en voiture, où les voyageurs passaient la nuit pour observer le coucher et le lever du soleil : « Le spectacle au moment où le soleil se lève, et surtout lorsqu'il se couche, est trop extraordinaire, trop unique, pour que l'on puisse essayer d'en tracer la plus faible esquisse. » (Richard, *Guide*)

Ces guides indiquaient aussi les richesses botaniques de ces divers points remarquables, car « c'est [dans les Alpes moyennes] que les plus belles et les plus rares des plantes alpines se font remarquer au milieu des merveilleux pâturages » (Glutz-Blotzheim, 1819), et Saint-Hilaire lui-même souligna la richesse en plantes de « l'Untergarten, localité qu'il faut recommander aux botanistes d'une manière spéciale » (*Leçons de botanique*, 1841). Une analyse

rapide des plantes qu'il collecta montre que l'habitat de la plupart d'entre elles se situait à moins de 2000 mètres, contre une petite poignée au-delà de cette altitude : dans les Alpes d'Appenzell il herborisa ainsi les lieux humides (où il recueillit *myosotis alpestris*, *ranunculus alpestris*, comme *spiraea aruncus* ...), aussi bien que les zones rocailleuses (*aster alpinus*, *leontodon montanus*, ou *saxifraga aizoon* ...).

Si la plupart de ces spécimens n'apportèrent qu'un complément à l'herbier de Saint-Hilaire, dans les Alpes d'Appenzell l'observation d'une *tozzia alpina* en fleur permit au botaniste « d'ouvrir le jeune fruit tiré de la corolle » pour en observer l'ovaire, ce que « jusqu'à ce moment aucun botaniste n'avait eu, à ce qu'il paroît, l'occasion » de faire. Saint-Hilaire put ainsi réaliser l'observation « sur le frais » qu'il avait souhaitée dans ses deux mémoires consacrés au placenta central de 1816 et de 1818.

À Genève, Saint-Hilaire fut probablement hébergé par Candolle qu'il avait rencontré, accompagné de son élève Félix Dunal, en 1811, au Puy de Sancy, alors qu'il herborisait avec Dutour de Salvert, et auquel il avait adressé, le 10 mai 1812, une lettre lui proposant des spécimens de plantes de l'Orléanais. En dépouillant l'herbier de Candolle qu'abrite le Conservatoire de botanique de Genève, nous avons relevé sept « parts » reçues de Saint-Hilaire cette même année 1812, qui provenaient de Sologne, de la forêt d'Orléans et de ses environs. Par la suite, Saint-Hilaire adressa à Candolle plusieurs longues lettres depuis le Brésil (29 août 1820, 10 février et 20 mars 1822), correspondance qu'il continua tout au long de leur vie, son dernier courrier datant du 17 juillet 1841, deux mois avant le décès du Genevois. Il put ainsi travailler dans l'herbier de son hôte et dans sa bibliothèque, ce qui lui permit de composer un mémoire consacré au genre *tozzia* qu'il adressa à Adrien de Jussieu, le 22 octobre 1826, en sollicitant sa publication dans les *Annales* du Muséum. Toutefois, comme il ne voyageait pas sous le patronage du Muséum, Saint-Hilaire dut exposer ce texte devant ses professeurs le 17 novembre 1826 pour en obtenir l'insertion dans les *Mémoires* de mars-mai 1827.

Le séjour genevois permit aussi au botaniste de rencontrer des collaborateurs de Candolle, comme Nicolas Charles Seringe, membre de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève comme Saint-Hilaire, ainsi que Jacques Denys Choisy, collaborateur du *Prodromus*, et peut-être Frédéric Gingins de la Sarraz, spécialiste du genre *viola*. Plusieurs tirés à part aujourd'hui conservés à Montpellier témoignent de ces relations : il s'agit d'articles publiés en 1822, 1823 ou 1825, ainsi le « Mémoire sur les genres *connarus* et *omphalobium* », de Candolle, publié au printemps 1826 dans les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, ou le « Mémoire sur la famille des cucurbitacées » de Seringe, qui parut dans les *Mémoires de la Société de Genève* de 1825, et dont les dédicaces

n'excèdent pas la simple courtoisie : « À Monsieur Auguste de Saint-Hilaire de la part de l'auteur », une formule qu'employèrent aussi Choisy, ou Candolle. À ce dernier il renouvela ses envois : vingt-neuf oiseaux du Brésil (lettre à Candolle du 10 novembre 1826), quinze spécimens de plantes brésiliennes via Adrien de Jussieu en 1828 (lettre au même du 25 juillet 1828), dix en 1829, et cinq en 1830.

Auguste de Saint-Hilaire conserva peut-être un souvenir amer de ce voyage dans les Alpes qui n'apporta pas d'amélioration à sa santé, contrairement aux séjours à Montpellier qui commencèrent en juin 1827. Si l'amateur de points de vue que révèlent les *Voyages au Brésil* y trouva en revanche de grandes satisfactions, depuis le Rigi, le Weissenstein ou le Brévent, l'apport de cette excursion concerne principalement la botanique, immédiatement avec l'analyse de la *tozzia*, et à plus long terme par l'observation de l'étagement des plantes et des floraisons, voire de l'effet adret-ubac, qui purent inspirer la *Note comparative des époques de la végétation en divers pays* de 1841. Enfin, ce voyage donna aussi à Saint-Hilaire l'occasion d'élargir son réseau de relations parmi ses confrères européens, puisque ses livres conservés à Montpellier contiennent divers hommages de neuf botanistes suisses, témoignages de la renommée que lui avait acquise son long séjour au Brésil.

49

Jean-Pierre Vittu

Professeur émérite d'Histoire moderne

Université d'Orléans

Bibliographie

Jean-Pierre Vittu, « La carrière d'Auguste de Saint-Hilaire après son voyage au Brésil (1822-1853) », in *Mémoires de l'Académie d'Orléans*, VI^e série, t. 31, 2021, pp. 61-85 (avec une bibliographie détaillée).

Histoires de guides

Culottes de casimir, pantalons de coutis [sic], souliers cloutés et ceinture élastique

A chaque voyage, ses habits ; à chaque activité ses objets nécessaires. Voyager ou excursionner dans les Alpes étant à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e des occupations encore neuves pour ceux qui étaient en train de devenir des touristes, cela mérite conseils et recommandations. Les guides du temps n'en sont pas avares. Entre 1795 et 1869, voici un petit florilège de préconisations désuètes...

Pour marcher, préférer le pantalon à la culotte

Lorsqu'on veut marcher commodément à pied, et beaucoup cheminer dans les montagnes, il ne faut point porter de culottes jarretées au-dessous des genoux, mais de ces longues culottes appelées Pantalons [les majuscules indiquent la nouveauté et la singularité des objets], avec un frac fort court ou Jaquette d'une étoffe légère, mais pourtant serrée ; le Trillis [treillis, toile de chanvre très résistante], mais mieux encore le coutis [tissu de coton ou mélange de coton], est ce qu'on peut prendre de meilleur. Il faut que le Pantalon aille en se rétrécissant sous le genou, suive la forme de la jambe comme une guêtte et serre le pied par-dessus le soulier tout autour de son ouverture, jusqu'au talon ; ou bien l'on portera des demi-bottines ou brodequins dessous les Pantalons. Cette précaution est indispensable pour empêcher qu'il ne vous entre de petites pierres dans les souliers, ce qui arrive à chaque instant lorsqu'on descend par les sentiers rocaillieux des montagnes. [...]

Pour se garantir des refroidissements de l'atmosphère qui surviennent quelquefois tout à coup, ainsi que des vents froids et piquants qui règnent dans le haut des montagnes, on sera pourvu d'un bon surtout et d'une paire de culotte de casimir [drap léger de laine ou de coton, très utilisé au XIX^e siècle pour les vêtements masculins] qu'on pourra, si besoin est, mettre sous les Pantalons. [...]

Le sac de voyage, porté par le conducteur [le guide/porteur] doit naturellement être aussi peu volumineux et aussi léger que possible ; et tout le bagage devra se réduire à quelques chemises, à quelques paires de bas, quelques mouchoirs, quelques cols, une veste, la culotte de casimir, et à quelques autres bagatelles.

Publiés en 1795 par Johann Gottfried Ebel, auteur des guides de la Suisse les plus reconnus de la première moitié du XIX^e siècle, ces conseils déroutent parfois par leur précision. La longue description des « Pantalons », notamment, atteste de leur nouveauté : démocratisés dans un premier temps par les « sans-culotte » de la Révolution française, ils ne deviendront un élément indispensable du vestiaire masculin que dans les années 1830. L'homme pratique qu'était visiblement Ebel (il était alors âgé de 31 ans) n'hésite cependant pas à les recommander.

Apprendre à voyager... léger

En 1852, Karl Baedeker publie son premier guide en français consacré à la Suisse. Il donne au futur randonneur des conseils à nouveau essentiellement pratiques :

52

Son **bagage** portatif est renfermé dans une sorte de gibecière suspendue au côté ; il se compose de deux chemises, deux paires de bas, pantoufles, peigne, brosse, rasoir, fil et aiguilles, gobelet de cuir et peut-être d'un peu de suif fondu contenu dans une petite boîte de fer blanc ; puis d'un morceau de crêpe noir destiné à protéger la figure contre la réverbération des rayons solaires sur la neige ou les glaciers. Cela lui suffit pour huit jours. Quant au reste de ses affaires (6 chemises, 6 paires de bas, une seconde paire de souliers, etc.), il l'envoie à l'avance par la poste à un hôtel, ou même *poste restante*, et il se fait donner un reçu. Lorsqu'on n'est pas habitué à de longues excursions, on est assez fatigué de la marche, sans avoir encore sur le dos un pesant havresac, qui ôte toute jouissance et qui porte toutes les pensées sur le fardeau sous lequel on gémit. Qu'on ne se fasse pas illusion à cet égard : l'esprit est prompt à faire des projets avant le voyage ; mais la chair est faible quand il s'agit de les mettre à exécution.

Habillement. Chapeau de feutre mou ou bonnet léger qu'on peut assujettir sous le menton ; cravate souple qui ne gêne pas les mouvements du cou ; redingote ou paletot de drap qu'on peut au besoin boutonner du haut en bas ; pantalon fort, plutôt chaud que trop léger, mais ample et sans sous-pieds ; guêtres et souliers à double semelle, déjà formés sur le pied. Si la marche doit durer plus de quinze jours, les souliers doivent être garnis de plusieurs rangs de pointes sans tête, semblables à celles qui affermissent ordinairement le talon (les pointes à tête se détachent et ne font ordinairement que des trous). [...] Les ampoules ne doivent pas être ouvertes ; il faut se borner à les traverser avec un fil de soie qu'on n'enlève pas, afin que la suppuration continue sans que l'ampoule se reforme. La canne est

remplacée par un léger parapluie dans son fourreau ; quand on a besoin d'un guide, celui-ci s'en charge et l'on se procure un bâton de montagne, qui coûte un franc dans les auberges, mais la moitié moins quand on se le procure ailleurs. Il rend surtout de bons services pour la descente. Les amateurs de souvenirs visibles y font marquer avec un fer chaud le nom des lieux les plus fréquentés qu'ils visitent ; ce *testimonium praesentiae* coûte ¼ ou ½ franc.

La liste paraît longue et un peu disparate ? En 1869, la 8^e édition de ce guide est tout aussi disparate et presque deux fois plus étendue, avec un grand développement sur la garde-robe féminine que nécessitait alors un voyage en Suisse. Quand on sait à quel point les auteurs de guides de voyage cherchaient la concision, cet important allongement du texte ne peut répondre qu'à une chose : l'accroissement de la demande de conseils au féminin. Entre « Pantalon » et « ceinture élastique » permettant de relever les jupes et dégager le mouvement, on constate que les habits des voyageuses mériteraient eux aussi une étude.

Ariane Devanthéry

53

Bibliographie

J. G. Ebel, *Instructions pour un voyageur qui se propose de découvrir la Suisse*, Zurich, Tourneisen, 1795, t. 1, p. 64-65.

Carl Baedeker, *La Suisse. Manuel du voyageur élaboré sur les lieux mêmes et d'après les meilleures sources*, Coblenz, C. Baedeker éditeur, 1852, p. XVII-XVIII.

Karl Baedeker, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Sarvoie et du Tyroll. Manuel du voyageur*, Coblenz, K. Baedeker éd., 1869, p. XXVI.

Comptes rendus et exposition

Danijela Bucher, *Voyager et s'en souvenir : L'appropriation visuelle des Alpes par les voyageurs anglais*, Collection « Le Voyage dans les Alpes », Paris, Sorbonne Université Presses, 2023.

En été 1820, Dorothy Wordsworth, accompagnée de son frère William et de cinq autres compagnons, entreprit un tour de trois mois et demi sur le continent, avec la Suisse comme objectif. De ce tour est resté un journal manuscrit de 400 pages, rédigé à son retour en Angleterre et destiné à circuler dans sa famille et parmi ses connaissances. Le texte contient, entre autres, des détails intéressants sur les nombreuses cartes et gravures de scènes suisses qui décoraient les auberges, et qui étaient souvent mises en vente pour les touristes. Dorothy Wordsworth inséra d'ailleurs quelques-unes de ces images dans son journal, dont trois paysages et seize estampes de costumes.

Cet exemple est loin d'être unique : les milliers de touristes qui se sont rendus en Suisse entre la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècles achetaient, sur place ou de retour chez eux, des images de notre pays. Joseph Sansom, voyageur américain de passage en 1801, écrit qu'« il est très rare que des étrangers s'arrêtent à Bâle sans remporter avec eux quelque souvenir de la Suisse de la galerie de Merhel [sic], le célèbre graveur ». Le cabinet de Christian von Mechel à Bâle était en effet le plus souvent cité, mais il y avait également l'imprimeur-éditeur J. J. Burgdofer à Berne, Briquet et Dubois à Genève, et bien d'autres encore. Tous ont contribué à vendre l'image d'une Suisse mythique aux touristes étrangers.

Ces images-souvenirs étaient en quelque sorte le pendant bourgeois des *vedute* italiennes ramenées de leur Grand Tour par les lords anglais. Si elles occupaient une place importante dans la culture sentimentale de l'époque, elles contribuèrent aussi à la marchandisation des paysages et à la transformation du voyage en expérience principalement visuelle, en particulier grâce à l'invention de la lithographie. On pouvait les accrocher au mur, mais également les insérer dans un album, dont bon nombre se trouvent aujourd'hui à la British Library. Et pour les voyageurs sur le départ, elles permettaient d'identifier les lieux intéressants et de forger des normes esthétiques, comme l'indique le journal inédit du pasteur James Chelsum en 1780 : « Atteignîmes le château de Martigny sur un rocher à gauche, très impressionnant et pittoresque (voir Bordier, etc.), il constitue l'un des motifs de la suite des vues de la Suisse ».

Dans *Voyager et s'en souvenir*, l'historienne de l'art Danijela Bucher nous propose une histoire matérielle de cette diffusion d'images suisses en Angleterre. Bien documenté et richement illustré, l'ouvrage est le fruit d'un immense travail

de recherche, notamment dans les archives et *country houses* d'outre-Manche. Il recèle de nombreuses études de cas très intéressantes, tels les chapitres sur John Tweddell, décédé pendant son Grand Tour en Grèce, ou sur le contenu du *Westmoreland*, un vaisseau capturé en 1779 avec un chargement plein d'objets ramenés du continent, ou encore un chapitre détaillé sur la collection de George III, avide collectionneur de cartes et d'estampes suisses. L'autrice a une affinité pour les collections d'objets hétéroclites, et notamment pour les trésors cachés des *country houses*. Grâce au catalogue du National Trust, elle a pu identifier plusieurs milliers d'objets ayant trait à la Suisse, donnant lieu à une sorte de chasse au trésor minutieusement décrite.

La troisième partie du livre est consacrée à quatre villas représentatives de ce commerce de souvenirs. Il y a d'abord la résidence de William Windham, qui fit connaître la Mer de glace et a croqué dans son journal manuscrit des scènes alpines peu connues, nous rappelant que des centaines d'esquisses de la Suisse dans les récits de voyage manuscrits restent à répertorier et à étudier. A Bickling Hall, William Assheton Harbord collectionna des cartes et estampes mais aussi des porcelaines suisses. Une autre villa, plus modeste, appartenait aux dames Parminster, les premières femmes à escalader le Mont Buet (« le Mont Blanc des dames ») en 1786 ; l'auteure a trouvé là de très beaux objets, y compris une table à couture avec des estampes suisses collées à l'intérieur, et un superbe cabinet de curiosité. Mais le plus important de ces collectionneurs (hormis le roi) était Richard Colt Hoare, qui a laissé à Stourhead un journal inédit, des estampes et ses propres dessins et aquarelles.

De ces voyageurs fortunés l'ouvrage passe directement à l'alpinisme, laissant de côté les voyageurs de la classe moyenne qui affluèrent en Suisse dès 1815 et achetèrent des milliers de lithographies. Après un chapitre très bref sur les expositions visuelles et panoramas à Londres, dont celui d'Albert Smith, le livre relate l'histoire fascinante d'autres collectionneurs ayant appartenu à l'Alpine Club, dont Robert Wylie Lloyd, afin de montrer comment les estampes des « petits maîtres » suisses sont passées du statut de souvenir à celui d'œuvre d'art à part entière. Ces chapitres sont les plus originaux avec ceux sur les *country houses*, et plairont en particulier aux amateurs d'*Helvetica* et à toute personne intéressée aux relations culturelles entre la Suisse et la Grande Bretagne.

On voit que l'auteure s'est principalement intéressée aux acquisitions anglaises des *Schweizer Kleinmeister* à la fin du XVIII^e siècle. Elle parle peu des artistes qui sont venus plus tôt, notamment Zurlauben, ou de ceux de l'époque Biedermeier qui ont démocratisé l'achat d'estampes, ou encore des nombreux artistes-voyageurs britanniques amateurs et professionnels qui ont sillonné notre pays et se sont « approprié » ses paysages. Les albums d'Ann Yosy, Cockburn, Brockedon et Bartlett sont trop sommairement abordés,

et d'autres artistes tels que Marianne Colston, Sir George Beaumont, Turner et Ruskin ne sont pas cités. De manière surprenante, on trouve également peu d'informations sur le marché des estampes en Suisse et en Angleterre, et encore moins sur le contenu des images. On aurait en particulier désiré savoir comment les artistes britanniques choisissaient leurs sujets, et s'ils s'inspiraient des mêmes scènes que les petits maîtres suisses.

Patrick Vincent

Laurent Tissot, *La Suisse se découvre. Trois siècles de tourisme en question (1730 à nos jours)*, éd. Livreo-Alphil, 2023, Neuchâtel, 263 p., ill.

Dans son dernier livre, Laurent Tissot montre que la Suisse se révèle à ses propres yeux lorsqu'elle est « active, innovante, anticipatrice », en même temps qu'elle attire les touristes et les incite à découvrir ses paysages et ses institutions. Il nous montre comment cette *découverte réfléchie* a été dynamisée, au long de trois siècles, par les changements dans les modes de déplacement – de la diligence à l'hélicoptère – introduits successivement ou simultanément dans les voyages.

En grand historien du tourisme, Laurent Tissot fait de cette attention à la pluralité et à la diversité un impératif de recherche, et tout autant un art d'exposer les données matérielles et les faits sociaux. Mobilisant des sources multiples et comparatives avec une érudition sans faille, il décrit les évolutions majeures en entraînant ses lecteurs dans le détail des comportements, en commentant les significations économiques et sociales des chiffres, en nous familiarisant avec les registres des passeports ou la clientèle des hôtels, et toujours en laissant apparaître l'humain dans les statistiques et les graphiques.

L'ouvrage comporte deux parties présentées chronologiquement, chacune organisée selon les moyens de transport utilisés par les visiteurs. La première partie rappelle d'abord les caractéristiques de la naissance du tourisme en Suisse au XVIII^e siècle : goût des bains thermaux, attirance pour le paysage alpin, valorisation des hauteurs, intérêt pour les « républiques » alpines, éloge d'un « mythe suisse ». Quatre chapitres exposent ensuite les innovations techniques qui ont suscité l'essor des voyages à partir du milieu du XIX^e : le bateau et le train d'abord, grâce à la vapeur et plus tard à l'électrification ; puis la motocyclette, l'automobile et l'autocar avec le moteur à explosion. Chaque technologie ouvre de nouveaux rapports avec l'espace et le temps, le paysage, les infrastructures, et induit de nouvelles pratiques sociales.

Ainsi les bateaux à vapeur, réservés d'abord à la riche bourgeoisie européenne, sont associés aux plaisirs du rivage, à la beauté des lacs, au

développement de grands hôtels, tandis que le train, à partir des années 1850, marque le début du tourisme industriel. Dès le milieu du siècle en effet, le chemin de fer remodèle peu à peu l'espace et crée un véritable « système touristique ». Les lignes ferroviaires se multiplient, grimpent de plus en plus haut et accueillent de plus en plus de passagers ; elles augmentent la vitesse des déplacements, encouragent la création d'hôtels pour une clientèle soucieuse de dépenser moins d'argent, plus cosmopolite et plus féminine qu'au début du siècle. Le percement des tunnels alpins vient appuyer l'essor de ce système, tandis que l'offre hôtelière explose : « Le terme de folie n'est pas trop fort », écrit Tissot. Les aspects négatifs de cet « emballement » provoquent, au début de XX^e siècle, l'éveil de mouvements de protection de la nature, des protestations d'écrivains, une sorte de « proto-écologie ». La guerre mondiale puis les crises économiques viendront tempérer cette fièvre et susciter des stratégies commerciales inventives, la création d'entreprises de grand format (telles les CFF) et celle de syndicats d'employés.

58

Je laisserai de côté l'étude du cyclotourisme et de la moto, de même que celle des voyages en autocar pour suivre le développement de l'automobile [voir aussi le texte de Laurent Tissot ci-dessus]. Son apparition marque une révolution plus importante encore que le train, « un profond bouleversement du territoire, des mobilités et des représentations ». Symbole de la liberté individuelle, l'automobile introduit paradoxalement une standardisation des comportements, des règles de déplacement et des dispositifs techniques ; elle contribue à faire de la Suisse (et de l'Europe) un territoire contrôlable, unifiant le monde vécu par le touriste. Pourtant, explique Tissot, la route est aussi « un espace d'expérimentation et d'innovation constante » : autre manière de voir, elle instaure véritablement *un autre paysage*. De plus en plus, la route et la voiture veulent emmener tout le monde partout, modifiant profondément la différenciation des espaces et la distribution des nomadismes, en particulier saisonniers.

La seconde partie du livre prolonge l'enquête à partir de la Deuxième Guerre mondiale, dans ces années qui voient le triomphe de *la bagnole*, la multiplication exponentielle des véhicules privés et la frénésie des aménagements routiers. C'est l'époque des Trente Glorieuses, de l'hédonisme, de la généralisation de la *mobilité* et de l'insouciance dans le tourisme. « Prenez la route ! », enjoint le TCS ; les éditeurs (Nagel, Michelin) produisent à plaisir des guides pour les voyages en voiture. De nouveaux dispositifs se déploient : le camping-caravaning, la *chaletisation* des Alpes avec les résidences secondaires, les remontées mécaniques dans les stations de ski en pleine expansion. Une Suisse « opportuniste, consciente d'être à l'abri des drames » développe un tourisme dit social à l'intention de voyageurs toujours plus nombreux et financièrement plus modestes ; le trafic ferroviaire et les entreprises d'autocars en bénéficient.

L'occupation traditionnelle des territoires entre ville et campagne, plaine et montagne, en est bouleversée.

Lorsqu'à ces modes de déplacement viennent s'ajouter l'avion et l'hélicoptère, le système offre un tableau complet de la mobilité touristique. L'internationalisation de la clientèle s'accomplit dans ces années-là avec l'arrivée des Américains puis des Japonais, et plus tard des touristes chinois et indiens, ou encore de ceux du Golfe, extrêmement dépensiers, qu'on cherche à attirer par tous les moyens. Mais ce tourisme international connaît des crises, des fluctuations, exigeant en retour des adaptations de la part des acteurs suisses.

Le cocktail explosif provoquant la destruction des paysages par l'exploitation industrielle des espaces alpin est prêt. Les oppositions se font plus pressantes, Franz Weber et sa fondation entrent en scène dès les années 70... D'autres associations naissent, certaines se donnant pour but de « purifier les Alpes des nuisances générées par le transport routier », d'autres faisant la promotion d'un « tourisme durable », par la marche, le respect de la nature, la priorité donnée aux transports publics.

La conclusion de cet ouvrage qui propose à la fois une synthèse éclairante et une impressionnante somme d'études de détail, se fait méditation sur le temps historique dans les phénomènes sociaux. « Il n'y a pas de tourisme sans changement », sans continuités et ruptures, nous dit l'auteur. Dans cette découverte de soi à travers les autres, les choses ne sont pas simplement en progrès ou en régression. L'histoire du tourisme en Suisse est faite de moments d'affirmation et de contraction, d'élans et de replis accompagnés de questionnements sans cesse reformulés.

Nous sommes entrés depuis quelques années dans une phase de profonde remise en question.

Claude Reichler

Laurent Tissot, Patrick Vincent, Jacques Ramseyer (éd.), *Dévoiler l'ailleurs. Correspondances, carnets et journaux intimes de voyages*, éd. Alphil – Presses universitaires suisses, Neuchâtel, 2020

Cet ouvrage collectif a fait l'objet d'un compte rendu par Ariane Devanthéry dans le Bulletin No 22, 2021. Après avoir rappelé brièvement certaines informations, je me propose de développer le contenu de trois articles qui portent sur les voyages en Suisse et appartiennent aux mêmes orientations de recherche que le livre de Laurent Tissot.

Les textes personnels non destinés à la publication, qu'on les appelle écrits intimes, écrits du for privé, ego-documents, ont attiré l'attention des chercheurs depuis plusieurs années. Des collections se sont constituées en vue de recueillir

les legs que font les scripteurs ou leurs familles. C'est ainsi qu'à Neuchâtel ont été créées les « Archives de la vie ordinaire » (AVO) : elles inventorient et conservent les documents qui leur sont parvenus sous la forme de carnets, de notes, de lettres, de journaux, les uns et les autres agrémentés souvent de dessins ou de photographies, de billets de train, de cartes...

La majeure partie des études qui composent *Dévoiler l'ailleurs* émanent de ces dépôts neuchâtelois, devenus patrimoine d'une société et sources pour les études de micro-histoire. Les éditeurs ont choisi de rassembler des textes qui racontent des voyages, composant un ensemble bigarré. Les trois articles dont je rends compte exploitent, eux, d'autres sources, à savoir la Médiathèque de Montbéliard et le Muséum Cuvier dans la même ville ; « un album in-quarto, fastueusement relié en maroquin » (Patrick Vincent), découvert à la British Library ; et la riche collection suisse consultable sous le lien (<https://wp.unil.ch/egodocuments/>).

La première des trois études, due à Thierry Malvesy, porte sur un voyage effectué par le botaniste et naturaliste de Montbéliard Charles Louis Contejean. En plus de nombreuses publications savantes, celui-ci a laissé six volumes inédits de « Notes de voyage prises à bâtons rompus » – expression qui dit bien le caractère spontané et non sélectif de ce type d'écriture. Arrivé à Genève le 18 juillet 1860, Contejean, après avoir traversé le Léman par bateau jusqu'au Bouveret, se rend à Sion par le train, puis prend la diligence pour Loèche et va ensuite à Zermatt à cheval ; il passe le col du Simplon en voiture postale pour se rendre à Milan. Il séjourne à Turin puis, le 27 juillet, revient en Suisse par le Grand-Saint-Bernard. Il parcourt encore à cheval le val d'Hérens avant de rentrer en Franche-Comté par Bâle. Changeant de mode de déplacement à maintes reprises, attentif aux techniques modernes et à l'humanité rencontrée, locale ou touristique, ce contemporain du *Tour en Suisse* organisé par Thomas Cook (1863) est un bon témoin du tourisme industriel naissant étudié par Laurent Tissot. Avaleur de kilomètres, il enchaîne les visites brèves ; curieux de tout, il est un remarquable observateur malgré le peu de temps accordé aux lieux visités.

Thierry Malvesy cite de nombreuses pages des « Notes à bâtons rompus » et montre combien les observations du voyageur savant sont diverses et précises ; il nous informe sur le personnage et les aléas de l'acquisition de ses carnets par les institutions montbéliardaises. Dans l'édition qu'il a donnée du carnet de voyage du naturaliste, Malvesy ouvre des perspectives comparatives (usages des modes de transport, hébergements, rôle des guides et des lectures du voyageur...)*. Lire son étude à la lumière des recherches de Laurent Tissot apporte aussi des informations fort utiles et une vision élargie.

L'article de Patrick Vincent nous donne une analyse dense de sept « témoignages inédits sur la Suisse rédigés par de jeunes Britanniques entre 1791

et 1854 », tirés du bel album de la British Library mentionné ci-dessus. L'âge des rédacteurs et des rédactrices (celles-ci au nombre de trois) est au cœur de l'enquête : quels sont chez ces adolescents – le terme est ici anachronique – les usages des conventions de l'écriture viatique, notamment dans leurs observations sociales ? quelle est la part d'imitation des guides et des récits imprimés ? Le contexte type de ces récits, c'est la famille bourgeoise anglaise et les habitus sociaux qu'elle promeut, les contacts qu'elle suscite ou proscriit : les jeunes scripteurs manifestent-ils une indépendance à l'égard des valeurs et des jugements familiaux ? L'une des jeunes filles, Maria Josepha Hobroyd, 20 ans, séjourne à Lausanne durant l'été 1791 et devient familière des cercles que fréquente Edward Gibbon ; d'où l'intérêt particulier que présente son témoignage.

Un questionnaire historique oriente la recherche, non seulement à propos de l'âge des scripteurs et de la bourgeoisie anglaise, mais aussi s'agissant du passage du Grand Tour au tourisme. Comparés avec les textes plus anciens, émanant de jeunes aristocrates, les carnets et journaux de la première moitié du XIX^e siècle montrent le caractère conventionnel du tourisme moderne, associé à la diminution de l'injonction de s'instruire, essentielle dans les voyages des grands touristes. Ils participent à la diffusion de l'« invention de la tradition » (Eric Hobsbawm) dans cette Suisse qui *se découvre* en accueillant les touristes. La commercialisation des comportements, détachés de leur ancrage vécu et reçus comme folklore et comme spectacle, y est patente.

Le troisième article, dû à Fiona Fleischer, porte sur « l'écriture ordinaire du voyage en Suisse romande » et traite de textes écrits entre 1750 et 1830. La chercheuse en a repéré une septantaine dans le corpus des ego-documents suisses. Elle en présente une description d'ensemble illustrée de quelques exemples, traitant d'abord des modes d'écriture, puis des contenus des récits, et enfin des motivations des scripteurs. De nombreux récits oscillent « entre souvenirs personnels et guides pratiques », pour évoquer des parcours qui ont duré entre deux et huit semaines. Témoignant d'une perception généralement conventionnelle, ils décrivent les sites naturels, les monuments, les édifices publics ; ils exposent le déroulement du voyage, racontent quelques anecdotes, fixent une observation ou une découverte...

Fiona Fleischer distingue chez ses « diaristes » les motivations strictement privées (garder les souvenirs du voyage et des choses vues) des objectifs plus sociaux, comme le désir de transmettre une expérience ou d'augmenter la littérature de voyage (conseils sur les itinéraires, les lieux à visiter, les auberges...). Elle signale les emprunts aux ouvrages de voyage en Suisse bien connus à l'époque, ceux de Coxe, de Reichard, de Ebel, faits dans l'intention d'accomplir ce qu'Ariane Devanthery a nommé la *fonction pratique*, dans son livre sur les guides de voyage (*Itinéraires. Guides de voyage et tourisme alpin*, PUPS, 2016). On

peut regretter que Fiona Fleischer ne mentionne pas cet ouvrage de référence, ni d'autres mines de connaissance publiées dans le cadre du projet ViaticAlpes. Je pense notamment à l'édition des voyages dans les Alpes du jeune papetier strasbourgeois Émile Ziegelmeier, exemple exceptionnel, par son ampleur et sa vivacité, de cette littérature « privée » (*Par amour du vagabondage*, édité par Adrien Guignard, Georg, 2006).

*Thierry Malvesy, *Un naturaliste français chez les Helvètes : Carnet de voyage de Charles-Louis Contejean en terre exotique*, Lausanne, Favre, 2020. Voir le compte rendu de Patrick Vincent dans le Bulletin n° 21, 2020.

Claude Reichler

Annnonce d'exposition

62

De Jules Verne aux premiers globetrotters. La manie du tour du monde (6 avril – 26 octobre 2025)

Le Château de Prangins – Musée national suisse prépare une exposition consacrée aux premiers tours du monde touristiques, à savoir ceux entrepris par agrément. Ces périple deviennent possibles dès 1870, après l'ouverture du Canal de Suez et du chemin de fer transcontinental américain. Ils connaîtront un engouement considérable dès la parution en 1872 du roman mythique de Jules Verne, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Conçue en collaboration avec le professeur Jean-François Staszak de l'Université de Genève et le géographe Raphaël Pieroni dans le cadre d'un projet du Fonds national suisse intitulé *Faire le monde*, l'exposition part sur les traces des milliers de touristes, pour la plupart occidentaux, qui ont fait un tour du monde entre 1869 et 1914. Parmi eux, plusieurs Suisses et Suissesses. Le propos de l'exposition est de comprendre leurs motivations, de découvrir les itinéraires, de voir quels objets et souvenirs sont ramenés. Il s'agit aussi d'évoquer les conditions matérielles qui rendent de tels voyages possibles. L'exposition met également l'accent sur les tours du monde fictifs et virtuels. De fait, si cette pratique est le plus souvent réservée à des personnes fortunées, tout un chacun peut effectuer un tour du monde virtuel en lisant des récits de voyages ou en se servant de dispositifs tels les vues stéréoscopiques. Enfin, l'exposition montre

comment le tour du monde s'impose à la fin du XIX^e siècle comme un motif central de la culture et de l'hégémonie occidentale.

Le public découvrira entre autres le manuscrit original du roman de Jules Verne disposé dans un salon des années 1870, rappelant son succès planétaire ; une installation composée d'objets très divers ramenés par des globetrotters suisses tels qu'Emilio Balli, Alfred Bertrand (Fig. 15), Lina Bögli, Gustave Revilliod ou encore Heinrich Schiffmann ; la reconstitution d'une boutique de souvenirs à Yokohama. En guise de conclusion, l'exposition propose une réflexion sur les enjeux des tours du monde aujourd'hui.

Helen Bieri Thomson

Directrice

Musée national suisse - Château de Prangins



Fig. 15. Emilio Balli et Alfred Bertrand devant les chutes de Niagara (États-Unis), une des étapes de leur tour du monde, 18 décembre 1878, photographe inconnu. © Collezione Balli : Alessandro Botteri Balli – Pro Litteris.

Membres ACVS

Agnès Alberganti	Lausanne	Irina et Miguel Gregori	
David Auberson	Lausanne	(Tsareva-)	Genève
Monika Aubert-Wittlin	Blonay	Adrien Guignard	Romainmôtier
Carmen Azam	St-Sulpice	Marie-Jeanne Heger-Étienvre	Bussy-
Rossella Baldi	Neuchâtel		Saint-Georges
Catherine Blanc	Préverenges	Marie-Louise Heller	Lausanne
Heidi Böhler	Coppet	Luc Hinz	Romanel-sur-Lausanne
Claude-Anne Borgeaud	Lausanne	Shih-Yi Huang	Puidoux
Simona Boscani Leoni	Berne	Mireille Jemelin	Ollon
Danijela Bucher	Prangins	Guillaume Lagardette	Lausanne
Nicolas Bugnon	Léchelles	Adriano Laini	Lausanne
Andreas Bürgi	Zürich	Julie Lapointe Guigoz	Versegères
Jean-Daniel Candaux	Genève	Michel Lechevalier	Paris
Marta Caraion	Lausanne	Lone Le Floch	Prangins
Ingrid Cartier	Nyon	Bertrand Lévy	Genève
Alain Cernuschi	Lausanne	Béatrice Lovis	Prilly
Antoinette Charon Wauters	Cully	Marie-Angèle et Claude	
Pierre Chessex	Vevey		Lovis Porrentruy
Martin-Georges Chevallaz	Epalinges	Aurélie Luther	Neuchâtel
Laurence Chezaud	St-Saphorin Lavaux	Dave Lüthi	Lausanne
Erik Chrispeels	Prangins	Evelyne Lüthi-Graf	Berne
Didier Coigny	Lausanne	Jérémie Magnin	Neuchâtel
Diane Conrad	St-Moritz	Thierry Malvesy	Colombier
Chantal Delay	Lausanne	Renato Martinoni	Minusio
Armand Deuvaert	Grandvaux	Rafaël Matos-Wasem	Vevey
Ariane Devanthery	Lausanne	Pierre-François Mettan	Sion
Rose-Marie Devanthery	Clarens	Dominique Monney	Bulle FR
Michel Dousse	Romont	Sylvie Moret-Petrini	Vuadens
Line et Christophe Dutoit	Châtel-	Jean-Claude Mühlethaler	Ecublens
	sur-Montsalvens	Mathieu Narindal	Herisau
Eléna Esen	Lausanne	Alexandra Panigada	Lausanne
Ernest Fanti	Sion	Pascal-Alfred Pannatier	Sion
Madline Favre	Cossonay-Ville	Dolores Philipps	Lausanne
Guillaume Favrod	Clarens	Bertrand Picard	Lausanne
Fiona Fleischner	Neuchâtel	Léa et Guillaume Poisson	Pully
Monique Gächter	Mörschwil	Chantal Quéhen	Yverdon-les-Bains
Gilles Gautier	Lausanne	Claude Reichler	Lausanne
		Sabine et Emmanuel Reynard	Savièse

Françoise Rigat Aosta
 Raphaël Rivier Bex
 Donostia Maria Rohner Sion
 Denis Rohrer Lausanne
 Anna et François Rosset Ecublens
 Frédéric Rossi Gollion
 Barbara Scherer Lausanne
 Marisa Schmid Ecublens
 Philippe Schoeneich Grenoble
 Marie-Noëlle Schwab Uldry Giffers
 Rita Schyrr La-Tour-de-Peilz
 Catherine Seylaz Lausanne
 Plem Soupitch La Conversion
 Gisèle et Jean-Claude Spérisen Corseaux
 Jacques Spérisen Avry-sur-Matran
 David Spring Chavannes-sur-Moudon
 Laurent Tissot Lausanne
 Danièle Tosato-Rigo Lausanne
 Daniela Vaj Carouge
 Françoise Vannotti Les-Mayens-de-Sion
 Anne et Michel Vincent Vufflens-le-Château
 Patrick Vincent Neuchâtel
 Daniel Vulliamy Genève
 Mario Wannier St-Légier
 Sophie Wolf Cossonay-Ville

BCU - Service des Périodiques Fribourg
 BCU - Service des Périodiques Lausanne
 BGE - Service des Périodiques Genève
 Bibliothèque, Faculté des lettres et sciences humaine, Université de
 Neuchâtel Neuchâtel
 Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne (CIRM) Sion
 Centro Interuniversitario di Ricerche sul Viaggio (C.I.R.V.I) Moncalieri (TO)
 Institut Benjamin Constant Lausanne
 Les Amis du Vieux Chamonix Chamonix-Mt. Blanc
 Médiathèque Valais Sion
 Office du Tourisme du Canton de Vaud Lausanne
 Office du Tourisme Lausanne

Vie de l'association

Procès-verbal de l'Assemblée générale 2023

Vendredi 3 novembre 2023, 18h15
Café-restaurant du Raisin, place de la Palud, Lausanne

Présents : Ariane Devanthéry, Claude Reichler, Daniela Vaj, Laurent Tissot, Patrick Vincent, Luc Hinz, Dominique Gold, Antoinette et Jean-Pierre Charon Wauters, Didier Coigny, Irina Gregori

Excusés : Simona Boscani Leoni, Danièle Tosato Rigo, Mathieu Narindal, Marisa Schmid, Alessandra Panigada, Catherine Blanc, Julie Lapointe Guigoz, Béatrice Lovis, Maria Rohner, Mario Wannier, Chantal Quéhen, Guillaume Poisson, Rosemary Devanthéry, Nicole Staremborg, Rafaël Matos-Wasem, Bertrand Picard

67

1. Salutations et approbation de l'ordre du jour

Ariane Devanthéry salue tous les membres présents au nom des co-présidentes de l'association. L'ordre du jour proposé étant approuvé, elle ouvre l'Assemblée générale.

2. Approbation du procès-verbal de l'Assemblée générale de 2022

Le procès-verbal 2022 est approuvé et leurs autrices sont remerciées.

3. Rapports 2023

3.1. Des co-présidentes

Le comité de l'ACVS a pu se réunir deux fois en visioconférence en 2023, en janvier et en septembre, et une fois, en juin, au Bûcher du Cercle littéraire de Lausanne. Nous remercions le Cercle littéraire pour la mise à disposition de ce local. Comme d'habitude, on a réfléchi aux projets que l'association compte mettre en œuvre et aux moyens nécessaires à la réalisation de ceux-ci. Les co-présidentes remercient chaleureusement toutes les personnes qui s'engagent

pour faire vivre l'ACVS, que ce soit via des rédactions d'articles, des relectures, des organisations de sorties, la gestion du site internet, des comptes et du fichier d'adresses, des archives ainsi que la mise en page du bulletin annuel de l'association.

Le comité de juin a pris la décision de confier l'entière gestion informatique du site internet à Mathieu Narindal, membre du comité, afin de pouvoir être plus réactif et de ne pas devoir déranger Nicolas Bugnon chaque fois que nous voudrions apporter des petites modifications à la structure. Nous tenons ici à remercier chaleureusement Nicolas Bugnon pour la création du site et pour tout le soutien informatique qu'il nous a apporté au cours de ces années.

L'association a collaboré avec le Centre interdisciplinaire de recherche sur la montagne (CIRM, Université de Lausanne), dont elle est l'un des partenaires régionaux, avec la Médiathèque Valais – Martigny et avec le Service de l'enseignement du canton du Valais, cycle poste obligatoire II, à la réalisation d'une exposition itinérante sur les voyages dans les Alpes qui fait suite à l'exposition *Les Alpes au stéréoscope*, qui s'est tenue l'année passée aux anciens Arsenaux de Sion. Nous remercions Daniela Vaj, pour son engagement en tant que co-présidente de l'ACVS dans la réalisation de cette nouvelle exposition itinérante.

68

L'ACVS a publié son 24^e bulletin sur les séjours d'Edward Gibbon en Suisse, bulletin piloté par l'historienne Béatrice Lovis, chargée de recherche à l'UNIL et coordinatrice du projet *Lumière. Lausanne*. Ce numéro du bulletin regroupe cinq contributions de collaborateurs de l'UNIL. Sans reprendre la somme publiée en mars 2022 et consacrée à ce savant (*Edward Gibbon et Lausanne. Le Pays de Vaud à la rencontre des Lumières européennes*), il a exploité des sources récemment découvertes. Outre la rédactrice principale et tous les auteurs des textes – que nous tenons ici à remercier chaleureusement – que les chevilles ouvrières du bulletin de cette année soient aussi remerciées, spécialement Danièle Tosato-Rigo et Claude Reichler pour le travail d'édition ainsi que Madline Favre pour le travail de mise en page et la commande de l'impression. Nous sommes aussi reconnaissantes à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne de continuer à soutenir le travail de vulgarisation que réalise notre bulletin en nous versant un précieux subside, et cela depuis de nombreuses années. Ce bulletin 2023 a pu aussi profiter d'un soutien exceptionnel du projet *Lumières.Lausanne*.

Les visites guidées à deux voix que l'association donne depuis 1997 dans le cadre de l'animation estivale de la Ville de Lausanne ont bénéficié cette année d'un nouveau déploiement. Ariane Devanthéry ayant quitté l'équipe des guides à la fin de la saison 2022, une nouvelle guide a rejoint l'équipe, l'historienne et historienne de l'art Alessandra Panigada, doctorante à l'UNIL. Six thèmes différents ont été sélectionnés pour s'intégrer à 10 reprises dans le programme des

Garden Parties : Cousu de fil vert ; En voiture ! Une histoire de la vitesse ; Noire est la nuit ; Une histoire du tourisme à Lausanne ; Lausanne et ses campagnes : l'Elysée et le Denantou ; Une histoire de la mort : le cimetière du Bois-de-Vaux.

Les balades de l'ACVS ont aussi été intégrées cette année pour la première fois dans le programme des bibliothèques de la Ville de Lausanne, *Lire à Lausanne*. Entre juin et octobre, trois balades ont été données à 6 reprises : 1760, Casanova à Lausanne ; Balade dans la vieille ville, sur les pas des écrivains ; La Palud, un quartier et sa vie culturelle au XVIII^e siècle. L'ACVS a accepté de financer l'impression de 800 flyers pour mieux promouvoir ces visites. La réalisation par Daniela Vaj de ces deux flyers présentant les programmes des visites a été très appréciée par le public et plébiscitée par les guides, qui ont vu, après plusieurs années de forte baisse, une nette hausse de la fréquentation de leurs promenades. L'idée était excellente et il faudrait pouvoir la conserver. En 2023, l'équipe des guides était composée de Sophie Wolf (textes), Chantal Delay et Alessandra Panigada (histoire).

Notre sortie annuelle s'est tenue le 7 octobre 2023. Les quinze membres qui ont participé à cette journée ont pu découvrir Soleure et ses alentours sous la conduite savante de Guillaume Poisson, membre fidèle de notre association et très bon connaisseur de la ville ancienne de Soleure. Au terme de la visite du château de Waldegg, Claude Reichler nous a lu et commenté des passages extraits des mémoires de Casanova relatifs à son séjour dans cette ville. Nous tenons ici à remercier Guillaume Poisson et Claude Reichler pour leur contribution à la réussite de cette sortie.

Enfin le 3 novembre à l'espace Arlaud, nous avons organisé une visite guidée de l'exposition « Magali Koenig. Courir après la pluie », à l'occasion de la partie culturelle de l'Assemblée générale 2023. L'artiste nous y a accompagnés ; c'est l'une des grandes photographes suisses actuelles ; elle a parcouru, durant près de 30 ans, d'immenses territoires en Russie et en de nombreux autres pays. Cette visite nous a permis de découvrir des images aux belles qualités documentaires, esthétiques et sensibles.

Les coprésidentes terminent leur rapport en évoquant l'état actuel des membres. En date du 2 novembre 2023, l'association comptait 98 membres privés et trois membres institutionnels. En 2023, cinq nouveaux membres ont adhéré : Nicolas Bugnon, Catherine Blanc, Guillaume Lagardette, Pasqual Pannatier, Chantal Quéhen tandis que Rita Schyrr a donné sa démission. Les présidentes expriment leur reconnaissance à celles et ceux qui ont versé leur cotisation annuelle ainsi qu'aux membres qui font des dons à l'association. Ces dons lui permettent d'asseoir ses finances et de continuer à proposer un bulletin intéressant ainsi que de faire rayonner l'association et de réaliser d'autres projets.

3.2. Du trésorier

Le trésorier, Luc Hinz, présente les comptes de l'exercice 2022-2023. Les comptes de l'association sont équilibrés, avec des actifs de CHF 16'777.48 (au 30.09.2023) et 14'606.11 (au 30.09.2022). En 2023, l'ACVS a en outre reçu des dons, dont elle remercie vivement les donateurs.

3.3. De la vérificatrice des comptes

La vérificatrice des comptes, Chantal Delay, souligne que les comptes sont très bien tenus et recommande à l'assemblée de donner décharge au comité.

4. Approbation des rapports et des comptes et décharge au comité

L'assemblée approuve les comptes par acclamation. Décharge est donnée au comité.

5. Élection du comité et de la présidence

70

Selon les statuts, « un comité, formé de 5 à 10 membres, administre l'Association. Il s'organise librement. Ses membres et le président sont élus pour deux ans par l'assemblée générale. Ils sont rééligibles sans restriction ». Cette année le comité doit donc être réélu. Pour des raisons professionnelles, Ariane Devanthery a décidé de donner sa démission tant de la présidence que du comité. Puisque Daniela Vaj avait accepté de partager cette fonction avec Ariane Devanthery pendant deux ans, avec le départ de sa co-présidente, elle souhaite aussi quitter la présidence, pour des raisons professionnelles et familiales.

Le comité a pu s'adjoindre à partir du 1^{er} janvier 2023 les compétences d'une membre de l'ACVS : l'historienne Simona Boscani Leoni. Spécialiste de l'histoire des savoirs et de l'environnement, active dans la recherche sur le voyage en Suisse et récemment nommée professeure d'histoire moderne à l'UNIL. L'acceptation formelle de son entrée dans le comité est donc soumise cette année à l'AG.

Le comité de l'association propose aussi à l'assemblée d'accepter l'élection de M^{me} Alessandra Panigada, historienne et historienne de l'art en cours de doctorat à l'UNIL. Mme Panigada, membre de l'équipe des guides, pourra ainsi continuer à s'occuper des visites guidées de l'association, au sein du comité.

Les autres membres du comité acceptent d'être réélus : Luc Hinz, Mathieu Narindal, Claude Reichler, Marisa Schmid, Laurent Tissot, Danièle Tosato-Rigo, et Patrick Vincent. Daniela Vaj, tout en quittant la présidence, accepte de rester

dans le comité mais seulement pour s'occuper de l'exposition itinérante qu'elle est en train de réaliser en collaboration avec le CIRM. Claude Reichler précise également qu'il restera dans le comité encore deux ans, mais qu'il s'occupera seulement du bulletin. Danièle Tosato-Rigo, absente, a indiqué elle aussi qu'elle accepterait sa réélection pour deux années seulement.

Comme il n'y a pour l'instant pas de candidat pour reprendre la présidence, le comité propose à l'assemblée d'accepter une période transitoire de deux ans, durant laquelle il s'organisera à l'interne et cherchera quelqu'un pour assurer la présidence par la suite. Une discussion s'engage pour savoir si une association peut fonctionner sans présidence. Dans le cas de l'ACVS, la question des signatures n'a jusqu'à présent jamais posé de problème et beaucoup des membres du comité pensent qu'une gestion « horizontale » de l'association, où chacun assume ses tâches, est possible. La possibilité d'envisager une présidence par rotation annuelle a aussi été discutée. L'assemblée accepte d'élire ou de réélire les membres proposés par le comité sortant et charge le nouveau comité de s'organiser afin d'élire un président pour une année.

6. L'association en 2024 et 2025

71

6.1 Bulletin 2024 et 2025

Le bulletin 2024, consacré aux *Objets du voyage*, sera dirigé par Laurent Tissot et Patrick Vincent qui ont souhaité faire un appel à propositions aux membres de l'ACVS pour qu'ils puissent contribuer à ce numéro. Cet appel a été envoyé en même temps que le bulletin 2023.

Le bulletin 2025 sera consacré aux voyages des Polonais en Suisse et des Suisses en Pologne et dirigé par François Rosset, professeur honoraire de l'UNIL et membre de l'ACVS. Claude Reichler donne lecture d'une première esquisse reçue de François Rosset.

6.2 Sortie annuelle 2024 et prochaines sorties

Le comité propose différentes possibilités de sorties tout en souhaitant décider de la destination finale au printemps :

Visite au col du Gothard, et découverte du nouveau musée – quand celui-ci sera ouvert. 2 jours.

Visite de Chamonix, nuit à l'Hôtel du Montenvers, activité avec les Amis du Vieux-Chamonix. A ne pas organiser à fin août. 2 jours.

Visite de la Viamala, et de son histoire, nuit à l'hôtel historique du col du Susten. 2 jours.

Il réfléchit aussi à des sorties sur une seule journée. Sollicitée, l'assemblée n'a rien proposé.

6.3 Exposition itinérante 2023-2024

L'exposition itinérante sur les voyages dans les Alpes, en cours de réalisation par Emmanuel Reynard, Mélanie Clivaz (CIRM), Daniela Vaj (CIRM et ACVS), et Mathieu Emonet (MV), se compose de quatre totems en carton, pliables et facilement transportables. Ces totems sont déclinés en 12 panneaux thématiques. L'exposition sera installée et circulera dans plusieurs écoles du canton du Valais à partir du mois de janvier 2024. Le CIRM va contacter prochainement le Service de l'enseignement du canton de Vaud pour évaluer son intérêt à la présenter aussi dans les écoles du canton de Vaud.

6.4 Visites culturelles 2024

L'équipe des guides va continuer à organiser et donner les visites guidées à deux voix qui sont maintenant la marque de fabrique de l'association. Elles contacteront au printemps les organisateurs des *Garden Parties* pour voir si et comment les visites de l'ACVS peuvent s'intégrer dans leur programme, tout comme elles prendront contact avec la nouvelle responsable du programme *Lire à Lausanne* pour discuter de la manière de pérenniser la collaboration installée en 2023.

7. Divers

Patrick Vincent rappelle l'appel à contribution que l'Association des amis du Vieux Chamonix a lancée au printemps : *Montagne et Haute-Montagne*, 49^e congrès des sociétés savantes de Savoie, 19-20 octobre 2024. Cet appel à contribution sera mis en ligne sur le site de l'ACVS. Daniela Vaj signale qu'elle a aussi fait publier sur le site l'annonce du dernier livre de l'une de nos membres, Danjiela Bucher, *Voyager et s'en souvenir. L'appropriation des Alpes par les Anglais (XVIIIe-XXe siècle)*. Puisque l'autrice a envoyé son livre à l'ACVS pour une recension dans le prochain bulletin, Daniela Vaj a donné le livre à Patrick Vincent qui a accepté de s'en charger.

La séance est levée à 19h45.

Ariane Devanthéry et Daniela Vaj
Co-présidentes de l'ACVS



Les membres du comité

Simona Boscani Leoni professeure, Université de Lausanne

Luc Hinz trésorier, Quantitative Investment Manager, Romanel-sur-Lausanne

Marisa Schmid secrétaire de l'ACVS, commissaire professionnelle, administration publique du Canton de Vaud

Mathieu Narindal historien, enseignant

Alessandra Panigada historienne, doctorante, Université de Lausanne

Claude Reichler professeur honoraire, Université de Lausanne

Laurent Tissot professeur honoraire, Université de Neuchâtel

Danièle Tosato-Rigo professeure honoraire, Université de Lausanne

Daniela Vaj historienne, ancienne responsable de la plateforme ViaticAlpes / Viatimages, CIRM, Université de Lausanne

Patrick Vincent professeur, Université de Neuchâtel

Cotisation annuelle 2024

Membre individuel: Frs. 25.–

Membre étudiant: Frs. 15.–

Membres couple: Frs. 40.–

Membre collectif ou bienfaiteur: à partir de Frs. 100.–

CCP 17-173783-1

IBAN CH83 0900 0000 1717 3783 1

ASSOCIATION CULTURELLE POUR LE VOYAGE EN SUISSE

UNIL – FACULTE DES LETTRES – ANTHROPOLE – 1015 LAUSANNE

www.levoyageensuisse.ch **info@levoyageensuisse.ch**

Ce bulletin a bénéficié du soutien de la Faculté des lettres
de l'Université de Lausanne

